

31406

1

LE PASSÉ D'UNE FEMME

DRAME EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

MM. CHARLES LAFONT & FRÉDÉRIC BÉCHARD



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^{ie}, ÉDITEURS

Représentations, traduction et reproduction réservées

1859

PERSONNAGES

BERTHIER.	MM. TISSERANT.
MORAND	THIRON.
KARL MULLER	MARCK.
UN DOMESTIQUE	SCIPION.
LOUISE VERNEUIL	M ^{mes} ANAIS REY.
CÉCILE (M ^{me} BERTHIER)	HARVILLE-BRINDEAU.
MARGUERITE (M ^{me} MORAND)	RAMELLI.
MARTHE (M ^{me} DUMONT)	LEMAIRE.

NOTA. — Toutes les indications sont prises de la salle. Le premier personnage inscrit tient toujours la gauche du spectateur. Les changements de position dans le courant des scènes sont marqués par des astérisques.

Pour la mise en scène détaillée et pour la musique, s'adresser à
M. POULET, souffleur-bibliothécaire du théâtre.

LE PASSÉ D'UNE FEMME

ACTE PREMIER

Un salon à Paris, chez Morand. — Deux portes au fond, ouvrant sur un second salon ; entre les deux portes du fond, un piano ; porte à gauche du public donnant à l'extérieur ; porte à droite, donnant dans l'appartement de M^{me} Berthier ; à gauche, au premier plan, un guéridon ; à droite, deux fauteuils ; accessoires analogues au décor.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHIER, MARGUERITE.

(Au lever du rideau, Marguerite est en scène ; elle feuillette des romances qu'elle jette sur le piano à l'arrivée de Berthier, qui entre par la porte de gauche.)

MARGUERITE.

Comment, c'est vous, monsieur Berthier ! Quelle agréable surprise ! Vous avez fait un bon voyage, n'est-ce pas ?

BERTHIER.

Excellent..

MARGUERITE.

Mais bien long... A peine arrivé de Mulhouse à Paris, où vous

conduisiez votre femme pour la première fois, vous partez subitement pour la Flandre, promettant de revenir dans quinze jours, et votre absence dure près de deux mois...

BERTHIER.

L'importante affaire qui m'a appelé en province aurait pu m'y retenir longtemps encore, si le directeur de nos manufactures de Lille, monsieur Desgranges, ne s'était décidé à m'accompagner à Paris pour la terminer. En descendant de wagon tout à l'heure, je l'ai laissé se rendre tout seul à nos magasins de la rue du Sentier, où il attend votre mari, et je suis venu en toute hâte retrouver ici, dans votre charmant hôtel de la place Saint-Georges, ma chère Cécile que j'y ai laissée près de vous. Dites-moi; est-elle réveillée? puis-je me présenter chez elle?

MARGUERITE.

Y pensez-vous? à dix heures du matin, il fait encore nuit dans sa chambre; car je dois vous prévenir, monsieur, que nous menons depuis quelque temps une vie bien déréglée et que nous nous couchons horriblement tard. Il ne faut pas nous gronder; mon mari et moi nous avons fait de notre mieux pour rendre votre absence à peu près supportable à Cécile.

BERTHIER.

Je vous l'avais confiée sans inquiétude. N'étais-je pas assuré d'avance que vous seriez parfaits pour elle?

MARGUERITE.

Lundi, Opéra... mardi, bal à l'hôtel de ville, où je suis allée seulement pour montrer les salons à Cécile... Il y a des femmes qui appellent cela aller dans le monde... moi, j'aime autant me trouver aux Champs-Élysées, un soir de feu d'artifice... Hier enfin nous avons dansé jusqu'au matin chez un de nos amis... A la bonne heure, au moins! Là, je connaissais presque tout le monde. Cécile et moi nous avons eu plus de danseurs que nous n'en voulions, et on approchait du buffet sans être obligée de livrer bataille!

BERTHIER.

Et la santé de Cécile résiste à de pareilles épreuves ? Cette provinciale rêveuse et nerveuse qui, à Mulhouse, ne connaissait d'autres distractions qu'une promenade monotone et la lecture de quelques romans, est entrée de plain-pied dans ce nouveau genre de vie ?

MARGUERITE.

Mon Dieu ! oui, et sa santé s'en trouve à merveille. Elle n'a fait qu'un changement à son régime, c'est de se lever tous les jours à midi.

BERTHIER.

Je vous entends ; laissons-la dormir.

MARGUERITE.

Ah ! ce cher enfant gâté, comme vous l'aimez !

BERTHIER.

Comme un amant et comme un père... En ce moment, c'est le père qui fait prendre patience à l'amant. (Il s'assied à droite*.) Ne faut-il pas adoucir entre nous la différence des âges et l'opposition des caractères ? Je suis positif, sérieux comme un chiffre ; elle est poétique, exaltée comme un rêve : c'est à moi de faire les concessions. (Marguerite s'assied près de lui.) Je ne puis oublier, d'ailleurs, les malheurs qui ont assombri les premières années de sa vie. Privée dès l'enfance de l'amour et des soins d'une mère, Cécile n'est sortie du couvent que pour voir mourir sous ses yeux son père, victime d'un horrible duel. Tous ces souvenirs mêlent beaucoup d'attendrissement à la passion qu'elle m'inspire. Elle n'a que moi sur la terre, comment ne me dévouerais-je pas tout entier à son bonheur ?

MARGUERITE.

Vous avez raison de ne pas troubler son repos ce matin, car, ce soir, ses fatigues vont recommencer de plus belle !

* Marguerite Berthier.

BERTHIER.

Comment cela ?

MARGUERITE.

Je donne un bal.

BERTHIER.

En vérité ?

MARGUERITE.

Un de nos amis, un compositeur déjà célèbre, monsieur Karl Muller, s'était engagé à faire exécuter à la maison l'ouverture et les principaux morceaux d'un opéra qu'il vient de composer. C'est aujourd'hui qu'il tient sa promesse, et je profite de la circonstance pour faire un peu sauter nos invités. Je crains que le tribunal de commerce n'ait pas un goût très-vif pour la belle musique, et j'ai pensé que le bal obtiendrait grâce pour le concert. D'ailleurs, c'était une distraction de plus pour Cécile.

BERTHIER.

Vous êtes charmante... Ah ! ce paresseux de Morand ne vous vaut pas.

MARGUERITE, se levant.

Et quel est le mari qui vaut sa femme ? Croyez-vous valoir la vôtre, vous qui parlez ?

BERTHIER*.

Où se cache-t-il donc, ce cher ami ? Est-ce qu'il dormirait encore, lui aussi ? A Paris, le sommeil du matin est le plus coûteux des luxes.

MARGUERITE.

Oh ! il est sur pied depuis longtemps. Il doit être enfermé dans son atelier.

BERTHIER.

C'est vrai. J'oubliais qu'humilié de sa patente de notable, il aspire au titre d'artiste. Singulière fantaisie, convenez-en, pour l'un des trois chefs de la maison Morand, Berthier, Desgranges

* Berthier, Marguerite.

et compagnie, qui fait battre douze cents métiers à Mulhouse, occupe trois mille bras à Lille, et tient le premier rang dans la rue du Sentier ! Votre mari fait des tableaux ; prenez garde... il pourrait bien finir par faire des vers.

MARGUERITE.

N'en dites pas de mal... Vous savez que je l'aime... quand même. Mais j'oublie que vous avez passé la nuit en chemin de fer. Vous avez besoin sans doute de reprendre des forces. Je vais vous faire servir à déjeuner.

(Elle remonte vers le fond.)

BERTHIER.

Merci, j'attendrai votre heure. Cependant si vous m'offrez avec un peu d'insistance un verre de vin de Madère et un biscuit, je suis capable de me laisser tenter.

MARGUERITE, sonnant au fond, à droite, près du piano.

A l'instant... (Elle appelle.) André, André...

SCÈNE II

BERTHIER, MADAME DUMONT, MARGUERITE.

MADAME DUMONT, accourant par la porte de gauche.

Voilà, voilà, madame.

MARGUERITE.

C'est André que j'appelle, bonne madame Dumont.

MADAME DUMONT.

Il est sorti.

MARGUERITE.

Sorti ?

MADAME DUMONT.

A peine levé, monsieur a mis tous ses gens en réquisition pour le bal de ce soir. Je me tenais dans l'antichambre, afin

de me trouver à votre disposition, si vous aviez par hasard quelque ordre à donner.

MARGUERITE.

Je vous remercie de votre obligeance. Veuillez donc apporter une bouteille de vin de Madère et des gâteaux pour monsieur Berthier.

MADAME DUMONT, se retournant.

Monsieur Berthier !

BERTHIER.

Oui, Dumont, j'arrive.

MADAME DUMONT.

Bien portant ?

BE THIER.

Comme tu vois.

MARGUERITE.

Madame Dumont, votre maître est fatigué...

MADAME DUMONT.

Oui, oui, je cours... Ah ! monsieur, que je suis heureuse de vous voir !

(Elle sort par la gauche.)

MARGUERITE.

L'excellente femme !

BERTHIER *.

C'est un serviteur du temps passé, une de ces figures attentives et dévouées qu'on retrouve encore dans quelques honnêtes familles de province, mais qui n'existent plus pour les Parisiens que dans les romans de Walter Scott et dans les vieux tableaux d'intérieurs flamands.

MARGUERITE.

C'est elle, n'est-ce pas, qui a élevé Cécile ? Elle avait aussi, m'a-t-on dit, élevé sa mère.

* Berthier, Marguerite.

BERTHIER, avec contrainte.

Oui...

MARGUERITE.

Ces deux élèves lui font honneur. Votre femme est charmante, et si je n'ai pas connu madame de Montfort, j'ai du moins entendu parler d'elle comme d'une merveille d'esprit et de beauté...

BERTHIER, de même.

Oui...

MARGUERITE.

Il y a bien longtemps qu'elle est morte ?

BERTHIER.

Ma chère madame Morand, évitez avec nous ce sujet de conversation. Vous touchez là à des douleurs de famille que le temps n'a pas apaisées.

MARGUERITE.

Oh ! pardon.

MADAME DUMONT, rentrant par la gauche avec un plateau chargé de biscuits et d'une bouteille de vin de Madère qu'elle pose sur le guéridon.

Monsieur, vous êtes servi...

BERTHIER.

Merci. (Il va s'asseoir devant le guéridon à gauche*.) Eh bien ! Dumont, te plais-tu à Paris ?

MADAME DUMONT, appuyée sur une chaise, à côté de Berthier.

Je serais bien ingrate, si je ne me trouvais pas heureuse près de madame Morand, si indulgente et si bonne pour moi... Mais enfin, à mon âge, on ne renonce pas sans un peu de peine à ses habitudes.

BERTHIER.

Tu reconnais donc que j'aurais dû refuser de t'amener ? As-tu assez insisté pour être du voyage et ne pas te séparer de ta chère Cécile ?...

* Berthier, assis, madame Dumont, Marguerite.

SCÈNE III

BERTHIER, assis à gauche, MADAME DUMONT, MORAND,
MARGUERITE.

MORAND, paraissant à la porte du fond, à droite, et s'adressant
à un domestique qui reste dans le salon du fond.

Cours chez le fleuriste... Non, chez le glacier... Non, non,
chez le tapissier... Qu'il double, qu'il triple le nombre des
lustres, des girandoles... Il me faut pour ce soir un éclairage
à giorno, à giorno, comprends-tu ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

MORAND.

Va toujours... le tapissier comprendra pour toi.

(Le domestique ferme la porte du salon et sort.)

MORAND, entrant en scène.

Eh bien ! Marguerite, es-tu disposée à bien t'amuser ? Je te
préviens que ton bal sera magnifique.

MARGUERITE.

Mon bal ? tu veux dire le tien...

MORAND.

Le mien, le tien ! allons-nous faire usage entre nous de ce
vilain pronom possessif ?

MADAME DUMONT.

Puis-je emporter la bouteille à l'office ?

BERTHIER, se levant.

Va ! *

(Madame Dumont emporte le plateau et sort par la porte de gauche.)

* Berthier, Morand, Marguerite.

MORAND, apercevant Berthier.

Eh ! ce cher Berthier ! tu reviens à point nommé, tu le vois.

BERTHIER.

Après t'avoir vainement cherché ici, j'allais monter à ton atelier.

MORAND.

Ah ! ah ! pour juger par tes propres yeux de mes progrès, n'est-ce pas ?... pour voir si j'ai travaillé en ton absence ? Eh bien ! oui, mon cher, j'ai fait un paysage nouveau, quelque chose de simple, de pastoral... la plaine de Clamart... un moulin, au milieu... Tout près du moulin, un âne qui tond nonchalamment la verdure d'un pré... Ce tableau me fera quelque honneur, j'espère, à la prochaine exposition.

BERTHIER.

Tu exposes ?

MORAND.

J'exposerais du moins, si ce damné jury de peinture ne s'interposait pas obstinément, comme un corps opaque, entre mes œuvres et le soleil de la publicité.

BERTHIER.

Dame ! un marchand de toiles peintes n'est pas tout à fait un peintre.

MORAND.

Marchand, moi ! Eh bien ! à qui la faute ? N'est ce pas toi qui as engagé mon père à contraindre ma vocation, à m'imposer la continuation de son commerce ?...

BERTHIER.

A te marier ?

MORAND.

Oh ! j'avoue que par là tu as réparé tous tes torts. Cette chère femme est l'âme et la tête de la maison. Donne-moi donc la main, mon cher, et montons à mon atelier.

BERTHIER.

Ton tableau est superbe, j'en suis persuadé, mais avant les plaisirs, les affaires... J'ai amené Desgranges avec moi. Il faut que tu viennes le voir à l'instant.

MORAND.

Tu me parles d'affaires, quand j'ai à surveiller les préparatifs d'un concert, quand un seul oubli peut faire manquer tout l'effet de mon bal !... Je verrai Desgranges demain.

MARGUERITE.

Ah ! mon ami, tu lui dois des égards, et il faut l'inviter à la fête.

MORAND.

A ma fête !... c'est vrai... Oh ! ceci change la question... Oui, parbleu, il faut qu'il vienne, qu'il admire, qu'il voie comment son associé entend l'honneur de la maison... Voyons... n'ai-je rien omis ?... (Il remonte au fond à droite, ouvre la porte du salon et regarde autour de lui.) Les fleurs, les lustres... Ah ! les pupitres... Bon ! j'allais les oublier... Un orchestre sans pupitres... un régiment de cavalerie sans montures ! Berthier, il faut avant tout que je passe chez le facteur de musique. Ceci est de la dernière gravité.

(Madame Dumont entre en scène et se tient au fond du théâtre.)

BERTHIER.

Le premier domestique venu peut y aller pour toi.

MORAND.

Tous mes gens sont en course.

MADAME DUMONT, se rapprochant.

Si monsieur le permet, je me chargerai de ce soin.

MARGUERITE.

Voilà qui concilie tout, et cette importante affaire est heureusement terminée. (A madame Dumont.) Le facteur demeure rue Richelieu, au coin du boulevard.

MADAME DUMONT.

J'y vais à l'instant même.

MORAND.

Merci, madame Dumont, merci...

(Madame Dumont sort par la gauche.)

BERTHIER.

Partons ! (A Marguerite.) A mon retour, ma femme sera levée ;
je ne la quitterai plus de tout le jour...

(Il sort avec Morand par la porte de gauche.)

SCÈNE IV

MARGUERITE, seule.

Ce cher monsieur Berthier ! Cécile apprécie-t-elle comme elle le doit cette tendresse muette et ce discret devouement ? Je crains que l'affection calme et solide de son mari ne paraisse bien froide à cette tête romanesque. Oh ! si j'ai jamais un fils, il épousera une Parisienne. Ces belles provinciales, indolentes et inoccupées, sont terribles... Elles prennent au sérieux, même la légèreté... Monsieur Berthier est notre meilleur ami, presque l'auteur de notre fortune. Son bonheur ne peut m'être indifférent... j'y veillerai. (Voyant entrer Cécile par la porte de droite.) Cécile ! Elle ne me voit pas... elle rêve... elle est toujours bien rêveuse !... (Cécile se met au piano et joue quelques morceaux. — Marguerite s'approche d'elle lentement.) Bonjour, mignonne.

SCÈNE V

MARGUERITE, CÉCILE *.

CÉCILE.

Ah ! chère Marguerite, c'est vous !

(Elle quitte le piano, et descend en scène avec Marguerite.)

* Marguerite, Cécile.

MARGUERITE.

Comme nous sommes belle ce matin ! Il est inutile de demander si vous avez bien dormi. Les génies de la musique sont donc venus chanter dans vos rêves, et vous essayez de vous rappeler ce qu'ils vous ont dit.

CÉCILE.

Comment, ne reconnaissez-vous pas cette mélodie ? C'est ce morceau que nous a joué hier monsieur Muller.

MARGUERITE.

Ah ! j'ignorais qu'il vous l'eût donné.

CÉCILE.

Il ne m'a rien donné... je me souviens, voilà tout, et je n'y ai pas grand mérite. La musique qu'il fait est si belle !

MARGUERITE.

Décidément la musique est devenue votre goût favori.

CÉCILE.

Mon Dieu ! je l'aime, comme j'aime tous les arts... rien de plus... comme j'aime un beau livre ou un beau tableau. Je n'ai jamais connu ma mère ; femme ou enfant, mon père et mon mari, absorbés par leurs affaires, m'ont toujours laissée seule en face de moi-même. A défaut d'amis réels, je me suis créé des amis imaginaires ; je me suis fait, dans ma solitude, une société invisible d'esprits distingués, de poètes charmants, d'artistes illustres. Sans les connaître autrement que par leurs ouvrages, je vis au milieu d'eux ; je m'inspire de leurs pensées et de leurs sentiments. Entre une affaire et une contredanse, vous n'avez guère le temps, belle Parisienne que vous êtes, de lire un livre et de déchiffrer de la musique. Moi, seule et oisive au fond de ma province, je n'ai jamais eu d'autre plaisir.

MARGUERITE.

Ma chère amie, j'ai un plaisir plus grand à vous promettre aujourd'hui... Votre mari est revenu.

CÉCILE.

Mon mari !

MARGUERITE.

Eh bien ! vous voilà toute troublée. Comme vous l'accueillez, ma bonne nouvelle !

CÉCILE.

Avec bonheur, je vous l'assure. Seulement, comme il ne m'a pas annoncé son retour, je n'ai pu maîtriser un mouvement de surprise.

MARGUERITE.

Ah ! tant mieux. J'aime beaucoup monsieur Berthier, et je serais désolée de voir que vous ne lui rendez pas justice.

CÉCILE.

Moi aussi, je l'aime... et surtout je l'estime profondément. Mon langage trahirait-il d'autres sentiments?...

MARGUERITE.

Où ! votre langage est parfait. Vous ne parlez de votre mari que dans les termes les plus convenables... mais si peu !

CÉCILE.

Qu'ai-je à en dire ? C'est un esprit sérieux, un cœur loyal. Il est riche et met sa fortune à mes pieds ; il m'assurera une position éclatante et enviée, mais est-ce là tout le bonheur ?

(Elle va s'asseoir à droite.)

MARGUERITE, souriant.

C'est toujours un bon commencement.

CÉCILE.

Ah ! si vous saviez comme l'existence est triste là-bas ! si vous saviez comme je suis lasse de la vie que j'y mène ! Toujours la solitude... ou bien, ce qui est pire encore, la compagnie de quelques lourds marchands qui ne viennent quelquefois, le soir, à la maison, que pour parler du prix des cotons ou de la hausse des laines. Pour demeure, les grands murs égaux d'une manufacture, quelque chose comme une caserne, avec

tous les bruits agaçants et monotones de la machine à vapeur et des rouets en mouvement. Pour unique but de promenade, un paysage uniforme et plat, noirci par la fumée et le charbon. Dites-moi, vous qui vous piquez d'être la raison même, si vous vous résigneriez aisément à cette existence, et la fortune n'est-elle pas bien chère, qu'il faut payer d'un tel prix?

MARGUERITE.

Croyez-vous donc que Paris n'a pas, lui aussi, ses ennuis?...

CÉCILE se levant.

Votre Paris, à vous, c'est la tyrannie du monde, le despotisme de la mode, l'esclavage. Le mien serait la liberté. J'aime Paris, parce que j'aurais le droit, si j'y demeurais, d'y choisir à mon gré mes relations, mes amitiés, mes plaisirs. Je l'aime, parce que je pourrais y vivre entourée des esprits séduisants dont les ouvrages m'ont tour à tour fait pleurer, sourire ou rêver...

MARGUERITE.

Ces paroles, ma chère belle, me décident à aborder tout de suite une question délicate dont j'hésitais à vous parler.

CÉCILE.

Et quelle est cette grave affaire?...

MARGUERITE.

Monsieur Muller vous fait la cour.

CÉCILE.

A moi?

MARGUERITE.

Ne vous justifiez pas... vous avez accueilli ses soins comme une distraction de voyage, vous avez accordé un sourire à ses compliments, sans leur accorder votre attention. Tant qu'a duré l'absence de votre mari, je n'ai pas vu grand inconvénient à cela, mais maintenant qu'il revient, je m'en inquiète, et je vous engage à mettre un terme à des assiduités que ce retour rend périlleuses pour tous.

CÉCILE.

Voici un péril dont je ne me suis pas encore aperçue et cependant j'y suis la plus intéressée. Monsieur Muller est votre ami; j'ai dû le voir chez vous, mais il me semble que dans ses manières rien ne justifie vos soupçons.

MARGUERITE.

Que signifient alors ces prévenances, ces visites multipliées? (Elle prend les mains de Cécile.) Hier, au bal, son langage n'est-il pas sorti des bornes de la politesse? Ne vous a-t-il pas dit quelques mots qui ressemblaient presque... Vous vous troublez... Allons, j'avais bien vu.

CÉCILE.

Marguerite...

MARGUERITE.

Mon Dieu, je sais bien que votre vanité seule s'intéresse à ces enfantillages. Flattée des attentions d'un homme distingué, vous n'en voyez pas le danger, mais je le vois, moi, et je vous crie gare. Dans le monde d'où l'aurait éloigné sa naissance et qui s'est ouvert à son talent, monsieur Muller apporte toutes les méfiances d'un caractère irritable et d'un orgueil ombrageux. Qu'il suppose jamais que son cœur a servi de jouet aux loisirs de ce qu'il appellerait une coquette, et le dépit peut le jeter dans mille extravagances... Dieu fasse que vos imprudences innocentes ne vous donnent pas un jour d'amers sujets de repentir!

CÉCILE.

Votre accent me fait trembler... Heureusement ma conscience me rassure, mais je tiens à vous rassurer vous-même, et quoique les prévenances de monsieur Muller n'aient pas le caractère que vous leur prêtez, je saisirai la première occasion de m'en expliquer avec lui.

MARGUERITE.

Sans regrets au moins?...

CÉCILE.

Non, non, et au premier prétexte...

MARGUERITE.

Oh! ~~A~~ ne se fera pas attendre. On vient... Tenez... je gage que c'est votre prétexte en personne...

UN DOMESTIQUE, annonçant, à gauche.

Monsieur Karl Muller...

MARGUERITE.

Que vous disais-je?

CÉCILE, émue, à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle épreuve! mais j'aurai du courage, il le faut.

(Elle se retire à droite, à l'extrémité du théâtre.)

SCÈNE VI

MARGUERITE, KARL, CÉCILE.

KARL *.

Veillez excuser, mesdames, ma visite matinale, mais l'audition de ce soir peut exercer quelque influence sur le sort de mon opéra et il est naturel que je m'en préoccupe. Je venais m'entendre avec Morand au sujet de certains détails...

MARGUERITE.

Il va rentrer.

KARL.

Toutes les invitations que j'ai adressées au nom de Morand aux quelques amis que j'ai l'honneur de compter parmi nos musiciens, nos peintres, nos poètes, ont été accueillies avec empressement, et Louise Verneuil elle-même, que votre mari m'avait chargé d'engager, m'a fait espérer sa visite.

* Marguerite, Karl, Cécile.

CÉCILE *.

Louise Verneuil chez vous, ma chère Marguerite ! Quoi ! ce poëte ingénieux, ce romancier charmant, cette femme illustre, j'aurai le plaisir de la voir ! Je vous parlais tout à l'heure d'une société d'esprits distingués au milieu desquels je vivais en province ; Louise Verneuil y tient le premier rang. Que de sympathies ont éveillées dans mon cœur, les regrets, les souffrances si éloquentement exprimés dans ses vers ! Je ne doute pas que sa personne ne soit aussi intéressante que ses écrits.

MARGUERITE.

Peut-être...

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE.

Je veux dire que le monde qui l'accueille avec empressement et qui recherche comme une distinction la faveur d'être admis dans le brillant salon du poëte, adresse tout bas à la femme quelques graves reproches. Ainsi va la société parisienne !

KARL.

De quel droit ce monde accuse-t-il Louise Verneuil, et de quel droit surtout oserait-il la condamner ? Nous savons tous qu'une passion, respectable à force de constance et de sincérité, l'a arrachée à sa famille, à sa province ; nous savons qu'un amour, un seul amour, cruellement déçu, a rempli et désolé sa vie ; mais attentive à préserver du scandale le nom de son mari, elle ne l'a jamais fait connaître ; elle n'a jamais voulu dire un mot des incompatibilités d'esprit et de caractère qui devaient exister entre elle et lui. Avant de prononcer l'arrêt d'un accusé, l'usage est d'écouter la défense, et cette fois elle a été muette. C'est sous un autre nom que le sien que Louise Verneuil est venue à Paris, et qu'elle a publié ces poëmes qui lui ont valu la gloire, mais qui ne contenaient aucune allusion

* Marguerite, Cécile, Karl.

à son passé. Vous les connaissez, vous les avez lus et relus, ces vers inspirés et charmants, où s'épanche son âme fière et tendre. Fallait-il condamner un si beau génie à mourir étouffé sous le poids de la vie de province? Aigle captif, fallait-il lui fermer à jamais les horizons qui tentaient son regard?

MARGUERITE.

Vous l'admirez, monsieur, et je la plains. Abandonnée par celui-là même à qui elle a tout sacrifié, n'expie-t-elle pas aujourd'hui dans la solitude quelques jours d'illusion?

KARL.

Le succès la console.

MARGUERITE*.

Il ne l'absout pas. Oh ! voilà de bien grands mots... Excusez, monsieur, les préjugés tenaces d'un esprit bourgeois un peu en retard sur la morale à la mode... et pardonnez-moi si quelques soins à donner aux préparatifs de ma fête m'obligent à vous quitter pour un moment.

CÉCILE, vivement et bas.

Ah ! ne me laissez pas...

MARGUERITE, de même.

Au contraire; allons, un peu de fermeté. (Haut.) A bientôt, monsieur Muller, et sans rancune, n'est-ce pas?...

SCÈNE VII

CÉCILE, KARL.

CÉCILE.

Mon Dieu, donnez-moi le courage qui me manque pour l'éloigner de moi.

* Cécile, Marguerite, Karl.

KARL.

Je me retrouve enfin, madame, seul avec vous. Depuis hier, depuis que j'ai quitté ce bal où j'ai passé près de vous des heures si charmantes, j'ai vainement cherché le repos. Votre image était toujours là... il me semblait que je respirais encore les parfums qui vous entouraient d'une douce atmosphère. Le contact de votre main donnait le frisson à la mienne. Je m'enivrais de l'harmonie de votre voix... C'est sous le prestige de cette vision charmante que j'ai vu le jour revenir, et que j'ai attendu l'heure trop lente qui devait me ramener près de vous. (Cécile s'éloigne de lui.) Vous détournez la tête et paraissez souffrir en m'écoulant. Que se passe-t-il ? Vous est-il survenu un chagrin ? Avez-vous un reproche à me faire ?

CÉCILE.

Je me demande comment je vous annoncerai une nouvelle cependant bien simple...

KARL.

Laquelle ?

CÉCILE.

Je crains d'être privée ce soir du plaisir d'entendre votre opéra...

KARL.

Quoi ! vous n'assisteriez pas à mon concert ? Votre suffrage seul, madame, m'était précieux.

CÉCILE.

Monsieur Berthier vient d'arriver, et il est probable qu'il ne voudra pas affronter la fatigue d'un bal.

KARL.

Ne pouvez-vous venir sans lui ? Contre l'indifférence ou l'hostilité du public, un artiste a besoin de se sentir soutenu par la pensée qu'un cœur ami, caché dans la foule, partage son émotion... Cet ami me manque aujourd'hui... Le courage et le succès me manqueront.

CÉCILE.

Permettez-moi d'espérer que mon absence n'aura pas de si fâcheuses conséquences... Parlons sérieusement, monsieur ; il y a entre nous un malentendu qu'il est temps de faire cesser.

KARL.

Quel accent !...

CÉCILE.

J'aurais dû peut-être m'expliquer plus tôt. Éblouie par les hommages d'un homme de votre mérite et de votre nom, j'ai eu le tort d'écouter, sans en paraître offensée, un langage qui m'était pénible. Excusez cette faute de ma vanité ; mon cœur n'y est pour rien. Je l'ai bien senti à la joie que m'a fait éprouver l'arrivée de mon mari.

KARL.

Que me dites-vous ? Ah ! c'est ma vie, ce sont toutes mes espérances que vous brisez d'un mot, et il faut dire adieu en même temps à tous mes rêves de gloire et d'amour. Parviendra-t-il jamais à passionner la foule, le poète ou le musicien qui n'a pas réussi à émouvoir la seule femme pour qui son cœur ait battu ? Comment pourrai-je donner la vie à une œuvre d'art inanimée, quand je n'ai pas su faire passer dans votre âme une étincelle du feu qui dévore la mienne ?

CÉCILE. *

Monsieur...

KARL.

Non, tout ceci n'est qu'un jeu, qu'une épreuve peut-être... Cécile, c'est le retour de monsieur Berthier, la crainte de sa colère qui vous a dicté ces cruelles paroles.

BERTHIER, en dehors.

Non ! non ! n'annoncez pas, c'est inutile.

* Karl, Cecile.

CÉCILE.

La voix de mon mari!.. Monsieur, je ne vous ai rien dit que je ne pense... Tout nous sépare... Oubliez-moi !

(Elle court au-devant de son mari.)

SCÈNE VIII

BERTHIER, CÉCILE, KARL.

BERTHIER.

Cécile ! Cécile ! Ah ! quelle joie de vous revoir...

(Il l'embrasse.)

CÉCILE, montrant Karl à son mari.

Monsieur Karl Muller...

BERTHIER, allant à lui.

Oh ! je reconnais monsieur. Nous nous étions vus avant mon départ pour Lille. Je sais monsieur, qu'on doit exécuter ce soir chez Morand plusieurs morceaux d'un opéra dont vous êtes l'auteur. Je me fais d'avance un plaisir de vous applaudir.

KARL, à part.

Elle viendra ! (Haut.) A ce soir, monsieur.

BERTHIER, reconduisant Karl.

A ce soir.

SCÈNE IX

BERTHIER, CÉCILE.

BERTHIER.

Je suis charmé de voir qu'on ne m'avait pas trompé. Vous êtes plus fraîche et plus jolie que jamais. Êtes-vous contente de

leure. Ne m'ôtez-vous pas ainsi le droit de contrarier désormais une seule de vos fantaisies? Ah çà! je ne vois ni Morand ni sa femme. (Il remonte vers le fond à droite *.) La maison est sens dessus dessous aujourd'hui... Sous prétexte de nous faire danser ce soir, oublierait-on de nous faire déjeuner ce matin?

CÉCILE.

Voulez-vous que j'aie m'informer?...

BERTHIER.

Excusez-moi... ces diables de voyages ouvrent l'appétit...

CÉCILE.

Je reviens..

(Elle sort par la porte de gauche du fond.)

SCÈNE X

BERTHIER, seul.

Chère enfant! Comme elle est devenue raisonnable! j'en deviendrais fou, moi, si ce n'était déjà fait. Demander elle-même à quitter Paris! Elle croit sans doute m'être agréable, mais je n'abuserai pas de son dévouement. Aujourd'hui que je ne redoute plus la présence de cette femme dont la seule pensée me fait encore trembler, aujourd'hui que mes recherches multipliées sont heureusement restées sans résultat, et que l'absence, la mort peut-être, m'ont délivré à ce sujet de toute inquiétude, je puis sans crainte prolonger ici mon séjour...

* Cécile, Berthier.

SCÈNE XI

MADAME DUMONT, BERTHIER.

MADAME DUMONT, entrant précipitamment.

Ah! c'est vous, monsieur, permettez-moi de m'asseoir.. Je n'ai plus la force de me soutenir.

(Elle se laisse tomber sur un siège à gauche près du guéridon.

BERTHIER.

Qu'as-tu donc, ma pauvre Dumont? Ah! mon Dieu! comme tu es pâle et tremblante.

MADAME DUMONT.

Ce que j'ai? j'ai que je viens de la rencontrer, de la voir...

BERTHIER.

Qui donc?

MADAME DUMONT.

Qui? celle que nous croyions perdue... dépaysée... morte...
(se levant) la mère de Cécile, monsieur, madame de Montfort!
Ah! mon cœur me le disait bien qu'elle vivait encore.

BERTHIER.

Madame de Montfort à Paris... c'est impossible. Tu auras été trompée par quelque ressemblance.

MADAME DUMONT.

Trompée... Oh! non, non!... j'en suis bien sûre. Je sortais de la rue Richelieu et je me préparais à traverser le boulevard quand un embarras de voitures m'arrête. Je lève les yeux!... Ciel!... dans une de ces voitures, je vois, je reconnais... Mathilde, ma chère Mathilde que j'ai tant pleurée... Ne me dites pas que ce n'était pas elle... Si vous l'aviez connue comme moi, si vous aviez jamais connu ce regard doux et profond, vous sauriez bien que, même après seize ans, je n'ai pu m'y tromper.

BERTHIER.

Eh bien ! qu'as-tu fait alors ? Tu t'es approchée ?

MADAME DUMONT.

J'allais le faire, mais la chaussée est devenue libre, et la voiture est partie avec la rapidité de l'éclair.

BERTHIER.

Madame de Montfort à Paris ! Ah ! Dumont, garde bien le secret de la rencontre que tu viens de faire... N'en dis pas un mot à Cécile.

MADAME DUMONT.

Vous êtes donc impitoyable ! C'est vrai, madame de Montfort a fait une grande faute : elle a abandonné son mari, sa fille ; mais cette faute, qui vous dit qu'elle ne l'a pas expiée ? N'aurez-vous pas un peu d'indulgence pour elle ?

BERTHIER.

A-t-elle eu pitié de son mari ?

MADAME DUMONT.

Quelle joie pour Cécile d'apprendre que sa mère existe !... Quel bonheur de l'embrasser !

BERTHIER.

Et quel honneur pour moi d'être obligé d'avouer pour belle-mère une femme...

MADAME DUMONT, l'interrompant.

Quelles que soient ses fautes, elle est mère ! Vous ne pouvez méconnaître ses droits.

BERTHIER.

Ses droits ? Elle n'en a plus. Elle en avait à la mort de monsieur de Montfort, avant que j'eusse épousé Cécile ; mais à cette époque les a-t-elle réclamés ? Souviens-toi qu'on accomplit alors toutes les formalités légales pour lui faire connaître la mort de son mari, qu'elle fut sommée de venir prendre place

au conseil de famille qui devait décider du sort de sa fille, et qu'elle ne se présenta point.

MADAME DUMONT.

Je suis sûre, moi, que ces sommations ne lui sont point parvenues. Elle a pu, en'rainée par la passion, faire une folie, mais elle est incapable d'une mauvaise action. La tête est partie, mais le cœur est resté. C'est pour cela que je tiens tant à la voir, à lui demander s'il est vrai qu'elle ait pour jamais renoncé à nous. Monsieur, par grâce, autorisez-moi à rechercher sa demeure et à tenter une seule démarche auprès d'elle. Vous verrez quel en sera le résultat.

BERTHIER.

Le résultat serait sans doute un rapprochement, et c'est ce qu'à tout prix je veux éviter. A son lit de mort, monsieur de Montfort m'a supplié de ne jamais livrer Cécile aux influences d'une mère indigne d'elle, de les tenir constamment séparées l'une de l'autre, et je partage si bien ce sentiment que si, avant mon mariage, on m'avait dit qu'un jour je serais forcé de voir, d'accueillir cette malheureuse femme... tu connais toute ma passion pour Cécile... Eh bien ! j'aurais renoncé à elle, j'aurais refusé de lui donner mon nom.

MADAME DUMONT.

Ah ! Mathilde ! Mathilde ! c'est donc en vain que je l'ai revue !

BERTHIER.

Tu me promets un silence absolu !

MADAME DUMONT.

Il faut bien que je vous le promette... Mais vous, faites-moi quitter Paris le plus tôt possible... Si je la rencontrais encore, je ne répondrais pas de moi !...

SCÈNE XII

BERTHIER, MADAME DUMONT, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon ami, le déjeuner est servi.

BERTHIER. Il va offrir la main à sa femme.

Allons, à table!... (Se retournant vers madame Dumont au moment de sortir.) Silence!...

(Ils sortent par la gauche.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le même salon préparé pour le bal. — Les deux portes du fond sont ouvertes sur le second salon éclairé.

SCÈNE PREMIÈRE

MORAND, KARL MULLER.

(Au lever du rideau, Morand introduit dans le salon du fond deux ou trois dames invitées.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Karl Muller.

MORAND, revenant vers Karl.

Comment, seul ? Je t'attendais avec Louise Verneuil.

KARL.*

Je l'ai vue ce matin, et elle m'a dit qu'elle viendrait de bonne heure, mais elle ne m'a point prié de l'accompagner.

MORAND.

J'ai une impatience de la voir... je ne tiens pas en place... Comment trouves-tu mes salons** ?

* Karl, Morand.

** Morand, Karl.

KARL, remontant vers le fond.

Clarmants. On voit que le goût de madame Morand a passé par là.

MORAND.

Voilà ce qui te trompe. Ma femme ne s'est mêlée de rien, sinon de contrecarrer une idée qui m'était venue et qui, ma foi, n'était pas si mauvaise. Ma modestie m'a empêché d'insister... La modestie ! ah ! quel boulet au pied !... Qui diable s'avisera de dire que vous avez du talent, si vous ne commencez pas par le proclamer vous-même ?

KARL.

Et quelle est cette idée ?

MORAND.

Tu connais mon moulin à Clamart ?

KARL.

Ton tableau ?

MORAND.

Oui... un pré... un âne... Tu en as été enchanté... Eh bien, je voulais l'accrocher là, sur ce panneau, bien en évidence... Mes invités l'auraient vu, jugé... Et qui sait ? nous aurions peut-être obtenu dans la même soirée, toi, le brevet de grand compositeur, et moi, celui de bon paysagiste.

KARL, souriant.

C'est beaucoup de brevets en une fois, et je crois que ta femme t'a donné un bon conseil.

MORAND.

Merci... Tu es aimable.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Louise Verneuil.

MORAND.

Enfin !

(Marguerite qui vient d'arriver dans le salon du fond où elle est entourée de quelques invités, descend en scène.)

KARL, à part, inquiet.

Madame Berthier ne vient pas...

(Morand va recevoir Louise Verneuil et la présente à sa femme.)

SCÈNE II

MORAND, LOUISE, MARGUERITE, KARL. *

MARGUERITE, à Louise.

Permettez-moi de vous remercier, madame, de l'honneur que vous faites à notre modeste maison.

MORAND.

Je crains que vous ne vous y trouviez bien dépaycée. Ne descendez-vous pas pour la première fois des radieux sommets de l'art dans les obscures régions de l'industrie ?

LOUISE.

Je me pique d'être de mon temps, et je sais que l'industrie a sa grandeur, sa poésie même, plus vraie souvent, et surtout plus utile que l'autre.

MORAND, avec enthousiasme.

Ah ! madame, c'est au nom de la chambre de commerce tout entière à laquelle j'appartiens, que je dois vous remercier de tant de bienveillance !... Après tout, pourquoi serait-il impossible d'être en même temps un artiste et un industriel ? Il y a bien des millionnaires qui font des feuilletons, et des banquiers qui font des vaudevilles. Je pourrais même vous citer un des notables commerçants du quartier qui se livre avec quelque succès à la peinture du paysage, et qui, dernièrement, a rapporté de Clamart...

KARL, l'interrompant.

Morand...

(Entrent des invités.)

* Morand, Louise, Marguerite, Karl.

MARGUERITE.

Vous permettez, madame ?

LOUISE.

Comment donc ? Ne vous occupez plus de moi, je vous prie.

MORAND, reprenant sa phrase.

Une petite étude... un pré... un...

LOUISE.

Monsieur Morand, vos invités vous réclament.

(Marguerite remonte la scène, reçoit les nouveaux arrivants et les introduit dans le salon du fond. Louise Verneuil va s'asseoir à gauche.)

MORAND, à Karl.

Elle est charmante... superbe... Ah ! comme je regrette de n'avoir pas mis là mon moulin !

(Il va rejoindre sa femme et les invités, et disparaît avec eux par le fond, à droite.)

KARL, à part *.

Elle ne vient pas !

SCÈNE III

LOUISE, KARL.

LOUISE.

Vous êtes inquiet, mon cher Karl. Le cœur vous bat à l'idée de l'épreuve que vous allez subir, et vous semblez ému comme un auteur, un soir de première représentation, au moment où le rideau se lève sur sa pièce.

KARL.

Oui, il y a quelque chose de cela dans ma situation ; mais j'ai plus d'un sujet qui me préoccupe.

LOUISE.

C'est chez moi que vous êtes né à la célébrité ; c'est dans

* Louise Karl.

mes salons que vos mélodies ont obtenu leurs premiers succès. Vous hésitez encore, vous doutez de vous. Prenez aujourd'hui votre essor sans crainte, mon cher Karl; je vous réponds de votre avenir.

KARL.

Ne me parlez pas de moi, je vous en conjure, vous, madame, mon modèle et mon désespoir. Suis-je digne d'occuper un moment votre esprit? Laissez là mes travaux, mon avenir, et permettez-moi de vous féliciter du succès qu'obtient votre dernier ouvrage. Il ajoute un titre nouveau à la liste de vos chefs-d'œuvre.

LOUISE, se levant *.

Croyez-vous?... Ah! que m'importe?... Êtes-vous content des paroles de votre opéra?

KARL.

Quoi? c'est ainsi, madame, que vous accueillez mes compliments. Seriez-vous à ce point blasée sur le succès?

LOUISE.

Que vos rêves d'ambition se réalisent comme les miens et vous reconnaîtrez bien vite que les jouissances de la vanité sont les plus stériles et les plus mornes de toutes. Le cœur seul donne des plaisirs réels, des émotions profondes. Malheureusement on est exposé à les payer cher.

KARL.

Vous dépouillez la gloire de son auréole et l'amour de son charme. Quel dieu choisir alors?

LOUISE.

L'indifférence. Si le bonheur est quelque part, c'est là.

KARL.

Êtes-vous de bonne foi? La passion parle dans vos livres. Il est impossible que votre cœur...

* Karl, Louise.

LOUISE.

Oh! nous sommes dans une fête; ne parlons pas des morts.

KARL.

Madame...

LOUISE.

Dites-moi, sera-t-il ici ce soir?

KARL.

Monsieur de Manheim?

LOUISE.

Oui, votre ami, votre Christophe Colomb... N'est-ce pas lui qui vous a découvert, pauvre organiste de paroisse, dans une petite ville du Tyrol et qui vous a amené à Paris?

KARL.

Ah! pouvez-vous penser, madame, que je vous aurais exposée à vous rencontrer avec lui?

LOUISE.

Il y a quelque temps, cette rencontre aurait pu m'être pénible. Notre liaison a été si étrangement, si brusquement rompue! J'ai bien souffert, mais maintenant, je le verrais sans émotion.

KARL.

Depuis ce malheureux voyage en Alsace, à la suite duquel vous ne l'avez plus revu, monsieur de Manheim n'est point revenu à Paris.

LOUISE.

Vrai?

KARL.

Vrai.

LOUISE.

S'il s'intéresse toujours à vos succès et qu'il désire entendre votre opéra, écrivez-lui que ma présence à Paris ne doit pas l'empêcher d'y venir... Je vous disais que mon cœur est mort...

Je vous trompais... il vit, il est des sentiments qui le feraient battre encore... c'est mon amour seul qui est mort.

KARL.

Votre accent paraît sincère... je vous erois, madame, et je vous porte envie.

LOUISE, lui tendant la main.

Quoi ! pour vous aussi, Karl, aimer serait déjà souffrir ?

KARL.

Celle que j'aimais, je la croyais digne de vos sympathies. C'est notre admiration commune pour vous qui nous avait rapprochés. Que de fois ensemble nous avons récité vos vers ! Hélas ! Si notre égoïsme est parfois bien lâche et bien coupable, la coquetterie d'une femme est souvent bien cruelle. Aujourd'hui... ce matin même... elle a tout abjuré, tout brisé d'un mot, souvenirs, espérances — et je suis condamné ce soir à feindre la joie, à sourire des yeux et des lèvres quand j'ai le cœur gros de désespoir et de larmes !

SCÈNE IV

KARL, MORAND, MARGUERITE, LOUISE.

MORAND, accourant.

Mon cher, tout est prêt. Tes canonniers sont à leurs pièces. Ils n'attendent qu'un signe de toi pour ouvrir le feu.

(Louise va au-devant de Marguerite qui est entrée avec Morand, et cause avec elle au second plan.)

KARL.

Oh ! oh ! voilà des métaphores bruyantes que je n'accepte pas. (Il regarde dans les salons.) Tes salons ne sont pas encore remplis. Il me semble que tu attendais plus de monde. Est-ce que madame Berthier ne viendra pas ?

MORAND.

Conçois-tu ce caprice ? Elle voulait à toute force persuader à son mari qu'il était fatigué, souffrant, et elle a passé la moitié de la journée à lui chanter sans musique le fameux air du barbier... tu sais (Fredonnant) *Buona sera...* (Parlé.) Va te coucher, Bazile, va te coucher... Heureusement Berthier a tenu bon et sur ses prières réitérées, sa femme a consenti un peu tard à se mettre à sa toilette.

MARGUERITE, à part.

Oh ! les maris !

KARL.

La verrons-nous bientôt ?

MORAND.

Elle ne peut plus se faire attendre... Tiens, la porte de leur appartement s'ouvre... Monsieur et madame Berthier !

SCENE V

KARL, MORAND, BERTHIER, MARGUERITE, CÉCILE,
LOUISE.

MARGUERITE, à Cécile.

Arrivez donc, chère belle... (A Louise.) Permettez-moi madame, de vous présenter une excellente amie. Madame Berthier, habite la province, mais cela ne l'empêche pas d'être une Parisienne du meilleur Paris. Elle vous connaît déjà par vos ouvrages et vous admire de tout son cœur.

LOUISE.

La plus heureuse fortune qui puisse arriver à un auteur, c'est que ses livres lui fassent des amis dont il ait le droit d'être fier.

CÉCILE.

Mes sympathies peuvent-elle vous flatter ? C'est un tribut auquel vous devez être accoutumée.

MARGUERITE, à Louise.

En attendant que le concert commence, je vais demander une valse. Voulez-vous nous accompagner, madame?

LOUISE.

Volontiers.

(Karl va offrir son bras à Cécile. Marguerite lui fait signe de l'offrir à Louise. — Karl et les trois dames rentrent dans les salons du fond.)

SCÈNE VI

BERTHIER, MORAND.

BERTHIER, l'arrêtant vivement au moment où il va sortir.

Morand, un mot.

MORAND.

Deux.

BERTHIER.

Quelle est cette femme, cet écrivain célèbre à qui madame Morand a présenté Cécile?

MORAND.

Tu ne la connais pas?

BERTHIER.

Est-ce que je connais quelqu'un à Paris?

MORAND.

Quelqu'un! barbare!... Il appelle Louise Verneuil quelqu'un..

BERTHIER.

Quoi! tu reçois madame Louise Verneuil.

MORAND..

Si je la reçois! mais avec orgueil... avec enthousiasme... Je trouve charmant que tu en sois surpris.

BERTHIER.

Malgré mon ignorance du monde parisien, son nom est venu jusqu'à moi. Il me semble qu'elle a fait beaucoup parler d'elle, cette dame.

MORAND

Je le crois bien ! tous les journaux ont publié de ses poésies.

BERTHIER.

Il ne s'agit pas de ses poésies, mais de sa conduite.

MORAND.

Sa conduite ? Ah çà ! d'où sors-tu ? apprends, mon cher, qu'à Paris, la conduite est un peu comme la sagesse à l'école. C'est le prix de consolation réservé aux imbéciles... D'ailleurs de quoi accuse-t-on Louise Verneuil ? d'avoir abandonné son mari ? Parbleu ! une gazelle attelée à une charrue ; une fauvette en cage chez un notaire... elle a bien fait de s'envoler.

BERTHIER.

Le monde, l'opinion ne lui reprochent-ils pas le scandale...

MORAND.

Le monde, l'opinion ! l'opinion de qui ? l'opinion de quoi ? Un jour, je passe près d'un troupeau qui broute dans la plaine. Un mouton lève le nez, me regarde et se met à bêler ; son voisin l'imité, puis un autre, puis un autre, puis le troupeau tout entier. Voilà ce que c'est que l'opinion... et tu l'invoques contre notre dixième muse ! L'unique faute qu'elle ait jamais commise, elle l'a réparée en publiant vingt chefs-d'œuvre. Qui donc a le droit de l'accuser ?

BERTHIER.

Moi, morbleu, moi, qui mets le respect de la famille au-dessus des satisfactions de la vanité. Je ne connais rien de l'histoire, ni des œuvres de ta dixième muse, mais elle a abandonné son mari, sa famille ; c'est assez pour que, dans ma conscience, elle soit jugée, condamnée, et une gloire où il y a cette tache ne m'éblouit pas.

MORAND.

Non, tu n'es pas un provincial, tu n'es pas un Alsacien, tu n'es pas même un bourgeois du Marais, tu es un sauvage de la Polynésie, et encore, je les crois, ces sauvages, plus civilisés que toi!

BERTHIER.

Soit! je n'espérais pas te persuader, mais je suis bien aise de te dire que cette société n'est convenable ni pour ma femme ni pour la tienne, ni même pour toi, marchand de laine et de coton, qui finiras un beau jour par crever comme la grenouille de la fable, à force de t'enfler pour ressembler à un homme d'esprit.

MORAND.

Oh! oh! quel temps fait-il?... tu piques...

BERTHIER.

Tant mieux... Ah! dis-moi, Desgranges est-il arrivé?

MORAND.

Tu le trouveras dans le premier salon, timidement peletonné contre une porte.

BERTHIER, remontant vers le salon du fond.

C'est bien. Il aime le whist. Je vais en organiser un pour lui.

MORAND *, le suivant.

Si tu ne t'assures pas une place dans le salon réservé à l'orchestre, tu risques de ne pas entendre le concert.

BERTHIER, brusquement.

Le beau malheur! je n'aime pas les pianistes!

(Il rentre dans le salon à droite.)

* Morand, Berthier.

SCÈNE VII

MORAND, puis MADAME DUMONT.

MORAND, seul.

Les pianistes ! voilà le bouquet !... Mais, filateur que tu es, les pianistes sont les saute-ruisseaux de la musique et Karl Muller en sera le Dieu. (Apercevant madame Dumont qui entre par la porte du fond, à droite, et qui s'approche à petits pas, avec curiosité, de la salle de bal.) Eh ! cette bonne madame Dumont ! nous voulons, nous aussi, n'est-ce pas, jouir un peu de la fête ?

MADAME DUMONT,

Moi, monsieur ? oh ! non, non.

MORAND.

Quoi donc, alors ?

MADAME DUMONT.

Où est madame Berthier ?

MORAND.

Je devine... nous l'avons habillée, parée nous-même, et nous voulons juger par nos propres yeux de l'effet de sa toilette et triompher tout bas de ses succès.

MADAME DUMONT.

Est-elle bien belle, au moins ?

MORAND.

Adorable... Tenez.

(Il lui indique le salon de droite).

MADAME DUMONT.

Ah ! c'est la plus jolie.

MORAND, descendant en scène.

Merci pour les autres, maman Dumont.

MADAME DUMONT.

Oh ! madame Morand aussi doit être charmante, mais je ne la vois pas.

MORAND.

Allons, c'est bien, on vous pardonne. Admirez donc à cœur joie votre gracieuse maîtresse... moi, je vais la retrouver.

(Il rentre dans le bal par la porte de gauche.)

MADAME DUMONT, seule.

Pauvre enfant ! Ah ! si elle se doutait qu'aujourd'hui j'ai rencontré sa mère, elle n'aurait guère le cœur à danser. Monsieur Berthier a raison, il faut qu'elle ignore tout.

(Elle sort par la porte latérale de gauche, tandis que Louise Verneuil entre en scène par la porte de droite du fond.)

SCÈNE VIII

LOUISE VERNEUIL, puis MADAME DUMONT.

LOUISE.

Cette fête m'attriste ! au milieu de cette foule, mon isolement m'est plus amer. Les femmes qui peuplent ces salons murmuraient mon nom avec admiration, avec envie peut-être. (Elle s'assied à droite. Madame Dumont traverse le salon du fond avec un domestique qui porte des rafraîchissements.) Ah ! comme je donnerais avec joie cette célébrité qui me pèse pour l'obscurité de leur bonheur, le bruit qu'on fait autour de moi pour la paix riante de la famille ! Il y avait à côté de moi une mère qui souriait doucement du regard à la grâce et à la gaieté de ses deux filles. Sa joie m'a fait mal. Je me suis levée pour cacher mes larmes. *

MADAME DUMONT, reparaisant au fond à droite et observant Louise.

Bonté du ciel ! Que vois-je ?

* Louise, à l'extrémité de gauche, madame Dumont, au fond, à droite.

LOUISE, se retournant.

Qu'est-ce donc ? (Reconnaissant madame Dumont.) Marthe !... ma bonne Marthe !

(Elle s'élance vers elle pour l'embrasser.)

MADAME DUMONT*.

Madame de Montfort !

LOUISE.

Et ma fille ? ma fille ! où est-elle ? que fait-elle ? Ah ! parle-moi de mon enfant.

MADAME DUMONT, troublée.

Madame...

LOUISE.

Tu hésites ?... tu m'épouvantes !... mon Dieu, ma fille est morte.

MADAME DUMONT.

Non, non, rassurez-vous ; elle vit !

LOUISE.

Alors, pourquoi ce trouble ? Quel autre malheur as-tu à m'apprendre ? Parle sans crainte. Je suis prête à tout entendre et ton dévouement me doit toute la vérité.

MADAME DUMONT.

Que ne puis-je me dispenser de vous la dire ? Ah ! madame, était-ce le hasard qui devait nous rapprocher ?

LOUISE.

Tu m'accuses et tu en as le droit ; mais je ne suis qu'à demi coupable. Oui, pendant quelque temps, l'enivrement du succès, l'étourdissement de ma vie nouvelle, m'ont fascinée, aveuglée... Je redoutais d'ailleurs la colère de monsieur de Montfort, j'ai dû me dérober à ses poursuites. Plus tard, rassurée à cet égard, quand j'ai regardé en arrière, quand je me suis ressouvenue, quand j'ai voulu revoir Cécile, vous aviez quitté Rennes, vous aviez tous disparu. Toutes mes recherches sont restées inutiles

* Louise, madame Dumont.

et j'ai pleuré ma fille perdue pour moi... Ah! je l'ai bien pleurée...

MADAME DUMONT.

Nous avons quitté la France. Au retour, c'est bien loin de la Bretagne que nous sommes allées nous fixer.

LOUISE.

Mais, toi-même, pourquoi n'as-tu pas cherché à me retrouver?

MADAME DUMONT.

On vous a cherchée de toutes parts... lors de la mort de votre mari.

LOUISE, se levant.

Quoi! monsieur de Montfort... (A elle-même.) Et je reçois cette nouvelle dans une fête!...

MADAME DUMONT.

Votre présence était réclamée pour d'importantes formalités. On écrivit dans plusieurs villes, on publia divers avis; madame de Montfort n'y répondit pas.

LOUISE.

Ce n'est plus le nom que je porte... mais cet avis n'est pas même arrivé sous mes yeux... Dans quel temps l'a-t-on fait paraître?

MADAME DUMONT.

Il y a trois ans...

LOUISE.

Il y a trois ans? Hélas, à cette même époque, frappée par un malheur inattendu, par une déception bien douloureuse, je m'étais soustraite à tous les soins, à tous les devoirs du monde, et, malade, presque mourante, je vivais à la campagne dans un complet isolement.

MADAME DUMONT.

Mathilde! ah! je sentais bien que votre silence ne pouvait être un crime de votre cœur.

LOUISE.

Merci de ne m'avoir pas méconnue. Mais ma fille, qu'est-elle devenue depuis la mort de son père?... Ah ! pauvre enfant ! seule, sans affection... Marthe, où est-elle ? Je veux lui écrire, partir, voler vers elle.

MADAME DUMONT.

Votre fille est mariée, madame.

LOUISE.

Mariée ! et je n'ai pas été consultée, moi, sa mère !...

MADAME DUMONT.

Mariée, suivant l'expresse volonté de son père mourant. Comment obtenir votre consentement ? on ne savait pas même si vous viviez.

LOUISE, après un léger silence.

Continue... j'ai tout mérité.

MADAME DUMONT.

Ce que j'ai à vous dire maintenant est plus pénible que tout le reste. Je vous avais déjà rencontrée, madame... oui, ce n'est même pas si loin... mais votre voiture passait si vite que je n'ai pu vous arrêter. Quand j'ai prévenu le mari de votre fille de votre présence à Paris, il a d'abord prétendu que je me trompais, que j'avais été abusée par quelque ressemblance ; puis, comme j'allais avertir Cécile, il m'a ordonné de me taire, et m'a déclaré qu'à aucun prix il ne souffrirait un rapprochement entre elle et vous.

LOUISE.

Puisque son père est mort, c'est de moi que dépend ma fille.

MADAME DUMONT.

Une femme dépend d'abord de son mari.

LOUISE.

Cet homme, quel est-il ? Dur et violent, sans doute, aussi mauvais pour elle que pour moi.

MADAME DUMONT.

Lui, madame? Ah! c'est le plus affectueux, le plus dévoué des hommes; il n'a d'autre souci que son bonheur.

LOUISE.

Elle ne lui parle donc jamais de moi? Elle aussi serait malheureuse de me revoir... ce nom de mère ne dit rien à son cœur?

MADAME DUMONT.

Elle a été élevée dans la conviction que vous n'étiez plus, et ce n'est qu'au moment de se marier, qu'elle a appris de votre histoire ce qu'il était impossible de lui cacher. Eh bien! à l'époque où elle ne vous croyait plus de ce monde, comme depuis qu'elle vous sait vivante. il ne s'est jamais passé un jour sans qu'elle me priât de lui parler de vous. Ah! comme elle vous aurait aimée... si vous l'aviez voulu!

LOUISE.

Oh! je le veux... je veux désormais qu'elle m'aime.

MADAME DUMONT.

Tout enfant, elle mêlait votre nom aux prières que je lui avais apprises, et ce matin encoie...

LOUISE, l'interrompant vivement.

Ce matin?

MADAME DUMONT, à part.

Qu'ai-je dit?

LOUISE.

Ce matin! Elle est donc à Paris?... dans cette maison, sans doute. Ah! tu vas me conduire auprès d'elle. Je veux la voir...

(Fausse sortie.)

MADAME DUMONT, l'arrêtant.

Si vous ne voulez tout perdre, au nom du ciel, calmez-vous. Voudriez-vous briser, en me faisant chasser par monsieur Berthier, le dernier lien qui vous rattache à votre fille? Ah! si vous

la retrouvez, sachez vous contenir, patientez, ne vous nommez pas !

LOUISE*.

Tu as raison. Oui, rassure-toi... ce n'est pas dans cette maison où je viens pour la première fois que tu peux redouter un éclat de ma part. Maintenant, d'ailleurs, que j'ai la certitude de la revoir, il me semble que je trouverai je ne sais quelle douceur et quel charme jusque dans la contrainte que je vais m'imposer. Je me tairai donc... mais toi...

SCÈNE IX

MADAME DUMONT, CÉCILE, LOUISE.

CÉCILE, entrant par le fond à droite.

Monsieur Morand vient de me dire, ma bonne Muthé, que tu me cherchais.

MADAME DUMONT.

Excusez-moi... j'étais venue... je voulais...

CÉCILE.

M'admirer, n'est-ce pas ? Eh bien, regarde. Es-tu contente ? (Apercevant Louise.) Ah ! c'est vous, madame... Il faut être indulgente... C'est cette excellente femme qui m'a élevée, elle m'a tenu lieu de mère.

LOUISE, avec un cri.

Ah!... Cécile !

CÉCILE, étonnée.

Vous savez mon nom ?

LOUISE.

On vient de me l'apprendre. (A part.) Mon Dieu, je ne l'avais jamais rêvée si belle.

* Madame Dumont, Louise.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc, madame?... vous pleurez... toi aussi, Dumont?

LOUISE.

C'est bien naturel. Madame Dumont est une vieille connaissance, et nous n'avons pu nous retrouver sans un peu d'émotion.

CÉCILE.

En vérité? Où donc vous êtes-vous connues?

LOUISE.

A Rennes, où j'ai habité autrefois.

CÉCILE.

En effet... J'étais toute jeune quand j'ai quitté la Bretagne, mais j'en ai conservé des souvenirs, des tableaux, des images que vos livres m'ont rappelés bien des fois.

LOUISE.

J'ai connu à Rennes une femme dont il vous sera doux sans doute de m'entendre parler.

CÉCILE.

Qui donc?

LOUISE.

Votre mère.

CÉCILE.

Ma mère! ah! madame, parlez, parlez-moi de ma mère!

LOUISE.

C'était un cœur ardent, un peu enthousiaste, mais bien tendre et bien dévoué.

CÉCILE.

Vous étiez son amie. Je comprends maintenant la sympathie qui n'attirait vers vous.

LOUISE.

Vers moi, chère enfant? hélas! j'ai bien peur que mon nom ne soit pas arrivé jusqu'à vous pur de tout reproche.

CÉCILE.

Ce nom, l'admiration de tous l'a consacré. (Madame Dumont remonte un peu vers le fond.)

LOUISE.

Pourquoi vous en défendre? Avouez qu'on m'a calomniée dans votre esprit.

CÉCILE.

On vous envie, on vous exalte.

LOUISE.

Et l'on m'accuse! suis-je bien coupable pourtant? Oui, quand le mariage est ce qu'il doit être, l'amour béni de Dieu, l'union de deux cœurs vivant l'un par l'autre, nous sommes impardonnables d'en méconnaître les obligations. Mais combien de fois le cœur des femmes est-il consulté quand on dispose de leur avenir? que de mariages uniquement fondés sur les intérêts, sur les préjugés, sur les convenances! Souvent, où le monde flétrit une faute, il y aurait bien plutôt un malheur à consoler.

CÉCILE.

Madame...

LOUISE.

Comme écrivain, j'avais vos sympathies. Dites-moi que ma personne ne vous inspire pas trop d'éloignement. Cécile, chère Cécile, j'ai besoin de votre estime, de votre pardon...

CÉCILE, étonnée.

De mon pardon?

MADAME DUMONT*, se rapprochant vivement, bas.

Madame, au nom du ciel!...

LOUISE, à Cécile.

Je venais vous parler de votre mère; mon premier devoir n'était-il pas de me justifier?

* Cécile, Louise, madame Dumont.

CÉCILE.

Ah ! vous n'en aviez pas besoin et mon cœur vous est tout acquis ; mais ma mère, madame, elle existe, n'est-ce pas ?... Avez-vous gardé des relations avec elle ?... où se cache-t-elle ?... où pourrai-je la voir ?

SCÈNE X

CÉCILE, LOUISE, MORAND, MADAME DUMONT.

MORAND, accourant vers Louise.

Ah ! c'est vous... je vous cherchais, madame... Quel événement !... quel scandale !... Nous voilà au moins pour huit jours au ban de toutes les chroniques. De grâce, écoutez-moi ; vous seule pouvez nous venir en aide.

LOUISE.

Qu'y a t-il donc ?

MORAND.

Il y a... Non... un pareil trait est impardonnable... Il y a que Karl, votre ami, le nôtre, s'est pris de querelle avec un de mes invités.

CÉCILE, émue.

Monsieur Muller veut se battre !... Quel est son adversaire ?

MORAND.

C'est un charmant garçon... un de mes meilleurs danseurs... une mauvaise tête, une lame terrible, dit-on... Je l'invite à tous mes bals... je le connais beaucoup... mais je ne sais pas son nom.

LOUISE.

Et à quel propos cet éclat ?

MORAND.

On disait tout bas qu'il s'agissait d'une femme... Don Quichotte, va !...

CÉCILE.

Une femme !

LOUISE, à Cécile qui se trouble.

Mon Dieu, qu'avez-vous donc, madame ?

MORAND.

Le concert va commencer. Venez-y prendre place... l'occasion sera bonne pour chapitrer vertement cette tête chaude et lui faire entendre raison.

LOUISE.

Oui... oui... je verrai... j'essayerai... mais le concert commence-t-il déjà ?

MORAND.

Déjà!... il est onze heures.

LOUISE.

Je me trouvais si bien ici.

MORAND.

Vous?... ah! bah!... pourquoi donc? (A part.) Ah ça! perd-elle la tête, elle aussi ?

CÉCILE, à Louise.

Ah! si vous le prouvez, madame, empêchez ce duel.

MORAND, à Louise.

Venez.

LOUISE, désignant Cécile.

Madame nous accompagne ?

MORAND.

Il faut d'abord qu'elle aille délivrer son mari, captif à une table de whist... J'entends les violons qu'on accorde... Allons, madame, allons... (Il sort par le fond avec Louise.)

SCÈNE XI

CÉCILE, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT, à elle-même.

La voilà sortie, je tremblais... elle a failli vingt fois se trahir, (A Cécile.) Monsieur Morand vous a priée, madame, d'aller prévenir votre mari que le concert commence.

CÉCILE,

Conçois-tu, Dumont, que monsieur Muller ait pu faire un pareil scandale?... Un duel!... et pour une femme!... c'est impossible*... C'est une querelle à un autre motif...

MADAME DUMONT.

Tant pis pour monsieur Morand; il n'a que ce qu'il mérite... Reçoit-on des journalistes, des guitaristes, des artistes, quand on a l'honneur d'être un marchand en gros?

CÉCILE, à elle-même.

Et il faut rentrer dans cette fête! Non, je n'en ai pas le courage. Va, Dumont, va dire à monsieur Berthier que monsieur Morand le demande. **

MADAME DUMONT, à part.

Comme elle est troublée! (Haut.) J'y vais, madame. (A part, en sortant par la droite.) Oui, je dois lui apprendre la rencontre de Cécile et de madame de Montfort.

(On entend dans le salon de droite la musique du concert qui commence.)

CÉCILE, seule.

Un duel!... Cet horrible mot m'épouvante!... Il y a trois ans, mon pauvre père... et ne pouvoir approcher de monsieur Muller... lui demander... Cette nouvelle a produit sur moi

* Madame Dumont, Cécile.

** Cécile, madame Dumont.

comme l'impression d'un remords. Il m'avait quittée aigri, désespéré,.. Si j'allais être la cause involontaire d'un malheur ! si... ah ! cette idée m'accable,.. Oui, j'ai été trop loin ce matin... Je me suis montrée sans pitié pour lui... Eh bien !...

SCÈNE XII

CÉCILE, KARL.

CÉCILE, apercevant Karl qui entre et va s'asseoir sur un fauteuil à droite, sans la regarder.

Vous, monsieur !

KARL.

On a commencé l'ouverture de mon opéra. Je n'ai pu supporter tous ces regards fixés sur moi. Je viens chercher ici un peu de repos.

(Cécile fait quelques pas vers le fond, puis elle revient vers Karl qui s'est assis, la tête dans les mains.)

CÉCILE.

Qu'est-ce que ce duel dont vient de nous parler monsieur Morand ?

KARL.

Quelle indiscretion a-t-il commise ! Oubliez ce qu'il vous a dit, madame.

CÉCILE, avec une émotion contenue et croissante.

Voyons, dites-moi que ce duel n'aura pas lieu.

KARL.

Eh ! madame, trêve à vos coquetteries ! J'en ai assez souffert. Vous repentiriez-vous déjà de votre franchise ? N'affectez pas pour moi une sympathie qui est loin de votre cœur. Je sais que je vous suis indifférent.

CÉCILE.

S'il ne m'est pas permis de répondre à votre amour, il m'est permis d'admirer votre talent et de déplorer que vous alliez compromettre si légèrement...

KARL, se levant. *

Un avenir si précieux ? Oh ! rassurez-vous, madame. La perte sera petite et mon talent, comme vous dites, sera aussi vite oublié que mon amour.

(Bravos et applaudissements dans le salon.)

CÉCILE.

Écoutez ! le public se charge de ma réponse. Ah ! ces applaudissements m'exaltent et me rassurent. Votre adversaire est là, parmi cette foule frémissante et charmée. Entraîné par son émotion, par son enthousiasme plus forts que son ressentiment, il vous admire, il vous applaudit ; tout à l'heure il vous tendra la main.

KARL.

Il a quitté la fête et je ne le reverrai que sur le terrain.

CÉCILE.

Voyons, allez dans ce salon. Soyez témoin de votre succès et votre résolution fléchira.

KARL.

Mon succès ?... Je le hais si je dois en jouir seul. Le rêve m'en était doux, parce qu'il me ramenait toujours votre image. Sans vous, la réalité m'en est odieuse et je ne veux pas d'un bonheur que vous ne partagiez pas avec moi.

CÉCILE.

Eh bien ! monsieur, puisqu'il est si exclusif, cet amour sur lequel vous revenez sans cesse, donnez m'en une preuve. Promettez-moi de faciliter par tous les moyens possibles, un accommodement entre votre adversaire et vous.

KARL.

Si l'injure dont je veux tirer satisfaction m'était personnelle, un mot de vous aurait suffi pour faire tomber ma colère, mais ce duel a un motif plus grave et rien au monde ne saurait l'empêcher.

* Karl, Cécile.

CÉCILE.

Ce motif, quel est-il ?

KARL.

Je ne puis vous le dire.

CÉCILE, vivement.

Vous vous battez pour une femme.

KARL.

Vous ne la connaissez jamais.

CÉCILE.

Dites encore, monsieur, que vous m'aimez ?

KARL.

Ah ! plus que la vie !

CÉCILE.

Et pourtant l'intérêt de cette femme l'emporte sur mes prières.

KARL.

Oui.

CÉCILE, le regardant un moment en face ; puis avec éclat.

C'est pour moi que vous battez.

KARL.

Madame...

CÉCILE.

Ne niez pas... C'est pour moi... J'en suis sûre à présent.

KARL.

Ah ! pardonnez... dites que vous me pardonnez, madame... Oui, un fat, un insolent avait osé pénétrer le secret de mon cœur. Il livrait aujourd'hui mon nom, demain il aurait livré le vôtre aux odieuses médisances du monde. Je mourrai, ou le secret qu'il a surpris mourra avec lui.

CÉCILE.

Grand Dieu ! qu'avez-vous fait ?

KARL.

Soyez sans crainte. Votre nom n'a pas été prononcé, et c'est pour empêcher qu'il le soit jamais que je me bats demain.

CÉCILE.

Eh! ce n'est pas pour moi que je tremble... mais on dit que votre adversaire est redoutable.

KARL.

Que n'importe? Sur le terrain deux hommes de cœur se valent toujours, et le sang-froid égalise les chances... Ce n'est pas son habileté qui lui donnera contre moi l'avantage, c'est mon désespoir. Oui, depuis ce matin mon énergie est éteinte et mon cœur brisé. Qu'en face de son arme dirigée contre ma poitrine, la pensée me revienne que vous ne m'aimez pas, et, je le sens, mes yeux se voileront, ma main fléchira; il aura bon marché de ma vie... Ah! si je pouvais croire qu'en la défendant, je défends aussi mon bonheur; je trouverais dans le désir de vivre pour vous des ressources que mon adversaire demanderait en vain à son habitude des armes. Aimé de vous, Cécile, je sortirais vainqueur de la lutte où je suis sûr de succomber.

(La musique cesse.)

CÉCILE.

Non, non, je n'accepte pas cette responsabilité. Vous avez d'autres attachements que moi, des amis, une mère...

KARL.

Je n'ai pas de famille; j'ai été élevé par charité. En dehors de vous, je n'ai ni une affection, ni un intérêt sur la terre. Accueilli par vous, j'étais sauvé; repoussé, je mourrai sans regret.

CÉCILE.

Ah! vivez... Puisque vous ne voulez pas vivre par la gloire vivez, vivez pour moi.

KARL.

Cécile...

(Il s'élance vers elle. Les invités entrent en scène.)

SCÈNE XIII

KARL, MORAND, LOUISE, CÉCILE, MARGUERITE, INVITÉS.

LES INVITÉS.

Vivat ! vivat !

MORAND, avec enthousiasme.

Ah ! bravo il divo maestro ! Viva Carlo Mullerio !

LOUISE.

Muller, votre opéra m'a charmée. C'est simple, c'est grand, c'est beau !

MARGUERITE.

Vous devez être bien heureux, monsieur.

KARL.

Oui, oui, mon cœur déborde... Je n'ai jamais ressenti la joie que j'éprouve.

LOUISE.

Mon ami, vous vous devez désormais à votre nom.

KARL à Cécile, vivement et bas en passant devant elle.

A vous seule, Cécile !...

(Il remonte et disparaît rapidement par la gauche avec ses deux témoins.)

MORAND *.

Quelle belle chose que le génie ! Et dire que moi aussi j'aurais pu... O mon père ! mon père !

* Morand, Louise, Cécile, Marguerite, invités :

SCÈNE XIV

LES MÊMES MOINS KARL, BERTHIER, MADAME DUMONT,
qui entrent par la porte de droite.

BERTHIER, au fond du théâtre, à M^{me} Dumont.
Ici, dis-tu?... où est-elle?...

MADAME DUMONT, lui indiquant Louise du geste.
Là...

BERTHIER.

Ciel !

MORAND, remontant vers la porte de gauche.

Eh ! Karl, Karl... Eh bien ! où se cache-t-il ? Disparu ! (A Cécile.) Ses témoins l'attendaient ; il sera allé les rejoindre, vous verrez qu'il se fera tuer.

CÉCILE.

Tuer ! ah !...

(Elle tombe évanouie sur un fauteuil à droite.

BERTHIER, s'élançant vers elle.

Ma femme !

LOUISE, de même.

Ma...

MADAME DUMONT, écartant vivement Louise.

Arrêtez ! vous m'avez promis de ne pas vous nommer.

(On s'empresse autour de Cécile. — Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, PUIS MARGUERITE.

CÉCILE, au lever du rideau, est seule et assise à droite.

La journée avance et pas de nouvelles !... Pour chacune des heures qui se sont écoulées depuis ce bal... quinze mortelles heures !... je donnerais une année de ma vie... et rien, je ne sais rien ! Personne ne viendra me tirer de cette horrible incertitude... (Apercevant M^{me} Morand qui vient du fond.) Marguerite ! *

MARGUERITE.

Quelle agitation ! qu'avez-vous, Cécile ?

CÉCILE.

Eh bien ! avez-vous appris quelque chose ?

MARGUERITE.

Quoi donc ?

CÉCILE.

M. Morand est-il rentré ?

* Cécile, Marguerite.

MARGUERITE.

Vous l'attendez ? qu'avez-vous à lui dire ?

CÉCILE.

Ne le devinez-vous pas ? ce duel, il en a sans doute été le témoin ; assurément il en connaît les détails. Par pitié, apprenez-moi ce qui s'est passé.

MARGUERITE.

Je l'ignore, mais au nom du ciel ! calmez-vous. Si un autre que moi vous voyait !...

CÉCILE *, éclatant.

Eh ! que m'importe ! Je dirais que M. Muller se bat pour moi. Serait-on encore étonné de mon trouble ?

MARGUERITE.

Pour vous ?

CÉCILE.

Oui, hier, à votre bal... Ah ! qu'est-ce que le monde, et qui m'eût dit que j'y avais déjà des ennemis ? Hier, un homme que je ne connais pas et à qui je n'ai jamais fait de mal à coup sûr, a prononcé contre moi des paroles blessantes... M. Muller l'a provoqué.

MARGUERITE.

Quoi ! chez moi, dans ce bal que je donnais pour vous seule, on a osé... ah ! vous avez bien raison. Le monde ! le monde !

CÉCILE.

Me parlerez-vous encore du respect qu'on doit à ses jugements ?

MARGUERITE.

Hélas ! mais si celui qui vous a attaquée s'est montré bien vil et bien lâche, celui qui a pris votre défense s'est montré bien imprudent. Dieu fasse que votre mari ignore toujours la cause de ce duel !

* Marguerite, Cécile.

CÉCILE.

Mon mari !

MARGUERITE.

Oui, je dois vous avertir, Cécile, vous mettre en garde contre votre propre étourderie et contre ses soupçons. Hier, quand vous vous êtes trouvée mal, j'ai cru surprendre dans ses yeux comme un éclair de jalousie...

CÉCILE.

Ah ! qu'il apprenne donc la vérité tout entière ! Je n'ai pas le dessein de la lui cacher.

MARGUERITE.

Comment, que voulez-vous dire ?

CÉCILE.

J'aime monsieur Muller. S'il est tué, je meurs ; s'il vit, c'est pour lui, pour lui seul que je vis désormais...

MARGUERITE, l'interrompant vivement.

Cécile, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

CÉCILE.

Ne m'accusez pas, j'ai tenu ma promesse. J'avais rompu avec lui, mais, hier au bal, ces applaudissements m'ont enivrée et lorsque toute frémissante et fière de son triomphe, j'ai appris qu'il allait se battre, quand il est venu me déclarer que, désespéré de mon indifférence, il voulait mourir, ah ! ma raison s'est perdue, je n'ai plus été maîtresse de mon cœur, si longtemps comprimé, et je lui ai dit... ce que je devais lui dire pour le sauver.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous fait ?... mais non, c'est le danger seul de monsieur Muller qui vous a entraînée, et dès qu'il sera passé...

CÉCILE.

L'aveu de mon amour me lie,

MARGUERITE.

Ne dites pas cela, Cécile, mon amie, ma sœur... ne me forcez pas à désespérer de vous.

CÉCILE.

Je ne sais pas mentir. Je méprise ces manéges sournois à l'aide desquels on échappe aux soupçons d'un mari. Les hypocrites stratagèmes du vice qui veut ressembler à la vertu me révoltent. Je ne connais que depuis vingt-quatre heures cette vie de duplicité, d'anxiété et je vous déclare que je ne m'y soumettrai pas.

MARGUERITE, vivement et bas.

Voici votre mari...

SCÈNE II

MARGUERITE, BERTHIER, CÉCILE.

BERTHIER, arrivant par la droite.

Bonjour, madame Morand... Cécile, je me rends à vos désirs... Nous partons après-demain. Êtes-vous contente?

CÉCILE.

Oui, monsieur, je vous remercie.

BERTHIER.

De quel ton vous me dites cela! Ce départ que vous désiriez si vivement vous déplairait-il aujourd'hui?

CÉCILE.

Vous savez bien que c'est moi qui l'ai sollicité.

BERTHIER, lui prenant la main.

Votre main est brûlante. On dirait que vous avez la fièvre. Ce petit malaise d'hier ne serait-il pas dissipé?

CÉCILE, se dégageant et se rapprochant de Marguerite. *
Hier, ce n'était rien... c'est moins que rien ce matin.

BERTHIER.

A propos, savez-vous comment s'est terminé le duel de monsieur Muller?

CÉCILE, vivement.

Non, monsieur... et vous-même?

BERTHIER.

Oh! moi, je ne suis pas inquiet... on déjeune fort bien au pavillon d'Ermenonville.

(Il remonte au fond sans perdre sa femme de vue.)

MARGUERITE, bas à Cécile.

Prenez garde, il vous observe. (Haut.) Vous avez raison; ces sortes d'affaires ne sont pas sérieuses.

BERTHIER, redescendant la scène.

Quelle pâleur! Décidément vous êtes souffrante... voilà une indisposition qui n'est pas aimable et qui semble avoir attendu tout exprès mon retour.

MARGUERITE**.

C'est ma faute... trois balles en cinq jours! Il n'est pas surprenant que Cécile, qui n'est pas habituée à ce genre de vie, en ressente un peu de fatigue. Et puis, hier, elle a éprouvé une émotion si vive...

BERTHIER.

Une émotion?

MARGUERITE.

Oui, madame Louise Verneuil a autrefois connu sa mère et lui en a beaucoup parlé.

BERTHIER.

Vous la justifiez à merveille, madame.

* Marguerite, Cécile, Berthier.

**Cécile, Marguerite, Berthier.

MARGUERITE.

Je la justifie... de quoi? d'un peu de malaise. La migraine est-elle un crime, s'il vous plait?

SCÈNE III

CÉCILE, MORAND, MARGUERITE, BERTHIER.

MORAND, entrant vivement par la gauche.

Le voilà !... le voilà !... je vous le ramène...

MARGUERITE.

Mon mari !

BERTHIER.

Qui donc?

MORAND.

Lui, parbleu, toujours, partout, vainqueur, triomphateur.

CÉCILE, vivement.

Monsieur Muller?

BERTHIER, à part.

Comme elle est émue...

MORAND, au fond à gauche.

Eh bien! qu'est-il devenu?... Il n'arrive pas... où diable est-il passé? Muller! Muller!... s'il ne paraît pas, je casse les banquettes... Muller!...

SCÈNE IV

CÉCILE, MARGUERITE, KARL, MORAND, BERTHIER.

KARL, entrant par la même porte que Morand.

Sais-tu, mon cher, que tu me fais là une entrée parfaitement ridicule? je m'y serais certainement soustrait par une prompte

fuite, si je n'avais pas à demander pardon à ta femme du petit scandale dont j'ai été, à son bal, la cause bien involontaire.

MORAND.

J'admire ton sang-froid... mais c'est mieux que des excuses, que tu dois à ces dames. Ah ! si tu avais été comme moi témoin de leurs angoisses, de leurs alarmes, depuis qu'elles ont appris ce malheureux... que dis-je ? ce bienheureux duel ! Tiens, vois comme elles sont encore troublées rien qu'à la seule pensée du péril auquel tu viens d'échapper.

KARL.

Il est clair que dans un duel où deux coups de feu ont été échangés, on a toujours couru un certain danger.

MORAND.

Un certain danger !... quand la balle a sifflé à une ligne de ton oreille droite !... voilà un effet musical que tu ne connaissais pas encore, savant musicien...

KARL.

Enfin, je suis allé sur le terrain, tu m'as bravement secondé... à charge de revanche...

MARGUERITE, vivement,

Que dites-vous donc là ? jamais, je l'espère bien monsieur, jamais...

KARL, souriant.

Oh ! pardon, madame... ce n'était qu'une hypothèse qui ne se réalisera pas. (A Morand.) Tu t'es montré, mon ami comme je suis le tien. Reçois mes remerciements et qu'il ne soit plus question de ce duel.

MORAND.

Eh bien ! Berthier, que penses-tu de cette grandeur d'âme ? Voilà parler et se conduire en chevalier ! N'importe ! je n'ai jamais vu hasarder plus follement un avenir magnifique, et si extravagants que nous soyons, nous autres gladiateurs des lettres et des arts,

UN DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Madame Louise Verneuil fait demander si madame Berthier peut la recevoir.

MORAND.

Louise Verneuil chez moi !... Ah ! je cours...

BERTHIER, le retenant.

Permits... C'est nous qu'elle demande... c'est à nous de la recevoir.

(Il remonte vers le fond, à gauche.)

MARGUERITE*.

Monsieur Berthier a raison, mon ami.

MORAND, se rapprochant vivement de Berthier.

Soit... Mais je me poste dans l'escalier, je m'y campe... je la guette, et à sa sortie, nous verrons bien, morbleu, si elle m'échappe.

KARL, à part.

Dans deux jours !... Ah ! il faut que je la voie ce soir même... (Bas à Cécile, en la saluant.) Vous recevrez tout à l'heure un livre de ma part. Regardez ce livre avec soin...

(Il s'approche de Marguerite, lui offre le bras, et sort avec elle et avec Morand, par la porte de droite, au fond.)

BERTHIER, au domestique.

Faites entrer... Laissez-moi, Cécile.

CÉCILE.

Quoi ! vous voulez recevoir sans moi...

BERTHIER.

Oui.

CÉCILE.

Hélas ! je vous comprends. Madame Verneuil vient me parler encore de ma mère, et vous ne le permettez pas...

* Cécile, Karl, Morand, Berthier, ces deux derniers au fond, un peu à gauche, Marguerite.

BERTHIER.

Eh bien ! quand il serait vrai ? quand je voudrais épargner à votre faiblesse une inutile et nouvelle émotion ?...

CÉCILE.

Elle m'a dit hier quelques mots qui ont réveillé tous mes doutes sur les torts de ma mère, toutes mes espérances et mon désir de la revoir... Si l'on m'avait trompée..., si ma mère...

BERTHIER.

Qui vous eût trompée ?... Songez-y... c'est votre père qu'atteignent vos reproches, votre père auquel nous n'avons fait tous deux qu'obéir. Fiez-vous donc à moi comme vous aimiez à vous fier à lui-même.

CÉCILE.

Vous le voulez ?

BERTHIER.

Je vous aime, Cécile... Croyez en moi...

(Il la reconduit à droite, et elle sort.)

SCÈNE V

LOUISE, BERTHIER.

LOUISE, entrant par la gauche, précédée du domestique.
J'espérais trouver ici madame Berthier...

BERTHIER.

Je suis son mari, madame.

LOUISE, réprimant un mouvement.

Hier, au bal, votre femme s'est trouvée mal. Je venais, monsieur, pour apprendre d'elle-même comment elle a passé la nuit, et je vous serai très-reconnaissante si vous voulez bien me conduire auprès d'elle.

BERTHIER.

Je suis touché de l'intérêt que madame Berthier vous inspire,

mais vous la connaissez à peine... et votre empressement m'étonne autant qu'il me flatte.

LOUISE.

Vous serez plus surpris encore quand vous saurez qu'il faut absolument que je lui parle.

BERTHIER.

Vous l'avez vue hier, madame, pour la première fois. Que pouvez-vous avoir de si grave et de si pressant à lui dire ?

LOUISE, le regardant fixement, et après une pause.

J'ai à lui dire... que je suis sa mère.

BERTHIER.

Je vous remercie de poser si nettement la question. Avant d'entrer chez ma femme, serrez-vous assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien ?

(Il va fermer la porte de droite restée ouverte, et redescend en scène avec Louise.)

LOUISE. *

Soit.

BERTHIER.

En me permettant de vous parler avec une entière franchise.

LOUISE.

Il n'y a plus que la vérité qui me touche.

BERTHIER.

Je viens de vous dire mon nom, madame. Je ne pense pas qu'il soit nouveau pour vous. Monsieur de Montfort était intimement lié avec mon père, et c'est auprès de lui qu'il vint chercher des consolations... après que vous l'eûtes quitté. Déjà il commençait à renaitre au repos, sinon au bonheur, quand une mort imprévue, fatale... Excusez l'émotion que j'éprouve à ce souvenir... j'avais voué à monsieur de Montfort une affection toute

* Louise, Berthier.

filiale, et c'est, avec mon père, le plus honnête homme que j'aie connu.

LOUISE.

Croyez, monsieur, que je suis heureuse d'entendre ainsi parler du père de ma fille par l'homme à qui le bonheur de ma fille est confié.

BERTHIER.

Au moment de mourir, monsieur de Montfort appela son ami pour lui lire le testament par lequel il l'instituait tuteur de Cécile, et, qui me désignait moi-même comme son futur mari. Quand cette triste lecture fut achevée : « Mes amis, nous dit-il, j'ai remis entre vos mains l'avenir de ma fille. Je doute que madame de Montfort cherche jamais à la revoir. Jurez-moi cependant, si vous voulez adoucir l'amertume de mes derniers instants, jurez-moi, au nom du bonheur de Cécile, d'user l'un et l'autre de toute votre autorité comme tuteur et comme mari, pour empêcher, quoi qu'il advienne, un rapprochement sérieux et durable entre elle et sa mère.

LOUISE.

Et vous avez prêté ce serment ! achevez, monsieur. Où voulez-vous en venir ?

BERTHIER.

A ceci, madame. Depuis trois ans je vis heureux avec Cécile. La simplicité de nos goûts, la certitude réciproque d'une mutuelle affection sont les gages mêmes de notre bonheur. Que ma femme retrouve en vous sa mère, qu'elle soit entraînée dans votre vie brillante et agitée et ce bonheur paisible est à jamais compromis. Je vous ai dit mes craintes ; appréciez les devoirs que m'imposent les dernières volontés de monsieur de Montfort, et ne vous étonnez point si je vous supplie de ne point vous nommer à votre fille.

LOUISE.

L'attitude que j'ai prise dans la vie m'a coûté déjà bien des armes, mais jusqu'ici je n'avais rien souffert. Quoi ! je retrouve

une fille que j'ai cherchée, que j'ai pleurée pendant quinze ans et vous m'arrêtez quand je veux me jeter dans ses bras ! vous avez le courage de me déclarer qu'il faut que je renonce à lui dire que je suis sa mère ! Que me parlez-vous de serments faits à monsieur de Montfort ? Les droits d'une mère ne sont-ils pas plus sacrés que tous les serments ? Quelle est cette crainte de voir votre bonheur compromis par moi ? Ne suis-je pas la meilleure amie de ma fille ? Allons, dites toute votre pensée, vous ne voyez en moi qu'une épouse coupable, qu'une femme perdue. Vous craignez mon exemple et mes leçons pour votre femme.

BERTHIER.

Vous vous calomniez, madame, et vous n'avez pas une assez haute idée de votre fille. Redouterais-je pour Cécile l'exemple ou les conseils d'une femme perdue ? Vous êtes une femme de génie, madame, et c'est pour cela que j'ai peur de vous. Oui, si je redoute votre influence, c'est précisément à cause du respect qui vous entoure et du prestige qui rayonne autour de vous. On a oublié vos fautes pour ne se souvenir que de vos succès, et votre gloire légitime vos torts. Vous êtes la preuve vivante, éclatante, qu'une femme peut manquer à ses devoirs sans perdre ses droits aux hommages du monde. Voilà ce qui m'épouvante pour l'esprit exalté, pour le cœur crédule de Cécile !

LOUISE.

Ah ! si vous lisiez dans le mien.

BERTHIER.

A votre bras, elle entrera rayonnante d'orgueil et de joie dans ce monde dangereux qu'elle ne connaît pas encore et où l'attirent déjà ses vagues désirs et ses aspirations inquiètes. Hélas ! à dater de ce jour que serai-je pour elle ? Ses vœux confus, ses dédains naissants pour notre existence calme et obscure vont redoubler de force et de vivacité. Vienne alors une séduction habile qui profite du trouble de l'esprit pour amener une surprise du cœur... Ah ! vous m'avez compris, madame, ayez

pitié de mon amour et de mon bonheur; ne m'enlevez pas votre fille!

LOUISE.

Eh! qui songe à vous l'enlever?... Je ne demande qu'à la voir, qu'à partager avec vous sa tendresse. Monsieur, ce n'est plus une prière que je vous adresse, c'est un droit que je réclame. Veuillez me conduire auprès de ma fille. (Berthier reste silencieux et immobile.) Vous refusez? c'est bien. Je me présenterai seule.
(Elle se dirige vers l'appartement de Cécile *.)

BERTHIER.

Madame, au nom du ciel!

LOUISE, sur le seuil de l'appartement de Cécile.

Je vous attends, monsieur.

BERTHIER.

Demeurez!... Je voulais vous épargner une révélation douloureuse. Je rejetais loin de moi l'arme terrible que les malheurs de votre famille ont mise entre mes mains. C'est vous qui m'aurez contraint à vous porter ce coup suprême. Si votre cœur se déchire, n'accusez pas ma cruauté... Hier encore, madame, vous ignoriez la mort de votre mari. Madame Dumont, en vous l'apprenant, vous en a caché les circonstances. Je dois tout vous dire aujourd'hui. Monsieur de Montfort est mort en duel; c'est mon père qui était son témoin. Il n'y a au monde que lui et moi qui ayons su le nom de son adversaire. Vous allez comprendre pourquoi nous en avons fait un secret, même à madame Dumont et à votre fille.

LOUISE.

Je tremble... mon Dieu! que vais-je apprendre?

BERTHIER.

Vous l'avez déjà deviné. Oui, celui qui a tué monsieur de Montfort est l'homme qui lui avait fait le plus sanglant des outrages et qui fut la cause de tous ses malheurs. Cet homme,

* Berthier, Louise.

un hasard déplorable l'avait amené en Alsace dans la petite ville que nous habitons...

LOUISE.

Ah! vous me trompez, monsieur... Non, il est impossible que monsieur de Manheim...

BERTHIER.

C'est lui qui a tué votre mari. Maintenant, venez devant votre fille... Osez lui déclarer que vous êtes sa mère. Voici, moi, ce que je répondrai : Cécile, n'ouvre pas les bras à cette femme ; c'est son amant qui a tué ton père !... * Et à mon tour, madame, c'est moi qui vous attends.

(Il entre chez Cécile.)

SCÈNE VI

LOUISE, seule.

Ah! c'est la foudre!... Tué, tué par lui!... Je comprends maintenant pourquoi ce voyage en Alsace n'a pas eu de retour. Je vois le motif de cette brusque et inexplicable rupture. Pouvait-il se présenter devant moi couvert du sang de mon mari!... Ah! Cécile, Cécile, faut-il donc que je renonce à t'appeler ma fille, à te presser sur ce cœur que toi seule pouvais ranimer? On t'a caché le secret de ma complicité involontaire dans la mort de ton père. Ignore-le toujours, ce secret terrible. Tu étais mon dernier espoir, la consolation suprême de ma vie. Eh bien! pour garder ton respect, je renonce à ton amour. Tu ne me connaîtras jamais, Cécile!... Je suis maudite de Dieu, je ne veux pas être maudite par mon enfant!

(Elle se jette sur un fauteuil à droite.)

* Louise, Berthier.

SCÈNE VII

MADAME DUMONT, LOUISE.

MADAME DUMONT, entrant par la gauche.

Quoi, seule ici, madame? Je savais que vous étiez venue demander monsieur Berthier, mais je pensais qu'il vous avait conduite auprès de sa femme.

LOUISE.

Tu le vois, je suis seule.

MADAME DUMONT, allant vivement à Louise.

Ah! mon Dieu, vous êtes toute en larmes. Que s'est-il donc passé?

LOUISE.

Rien... Rien que de très-naturel et que tu ne m'eusses annoncé. Monsieur Berthier refuse de me laisser voir ma fille.

MADAME DUMONT.

Vous laisse-t-il espérer, du moins, que sa résolution changera? Exige-t-il de vous quelque sacrifice au prix duquel il vous rendrait Cécile?

LOUISE, se levant.

Ah! quel est le sacrifice que je ne ferais pas? Mais il n'en demande aucun, et à moins d'un miracle, sa résolution ne changera pas.

MADAME DUMONT.

Écoutez-moi, ma pauvre Mathilde. Dans le premier moment, j'ai hésité entre monsieur Berthier et vous; mais l'excès de sa sévérité et la vue de vos larmes me décident. Monsieur Berthier refuse de vous conduire à sa femme; voulez-vous que je vous l'amène?

LOUISE.

Ah! ton cœur n'est pas changé; mais je ne puis accepter ton offre; tu ne sais pas à quel péril je m'exposerais.

MADAME DUMONT.

Quoi! vous refusez?... Craindriez-vous d'amener quelque trouble dans leur ménage?

LOUISE, vivement

Oui, oui, voilà ce que je crains... Quelques mots échappés à monsieur Berthier me font croire qu'il s'est élevé un nuage entre Cécile et lui. Je ne veux pas, en m'introduisant à son insu auprès de sa femme, semer entre eux de nouveaux germes de division.

MADAME DUMONT, un peu inquiète.

Ainsi, monsieur Berthier se plaint de Cécile?

LOUISE.

Non, ma bonne Marthe, non... Cependant il m'a laissé voir quelques inquiétudes.

MADAME DUMONT, vivement.

Au sujet de monsieur Muller, peut-être?

LOUISE, de même.

De monsieur Muller?

MADAME DUMONT.

Oui, ce musicien qui a fait tant de tapage, et dont monsieur Morand s'est si follement engoué.

LOUISE.

Voyons, explique-toi, ma bonne Marthe. Qu'y a-t-il de commun entre ce nom de Muller et celui de ma fille?

MADAME DUMONT.

Eh! madame, qu'allez-vous supposer? Ma petite Cécile aime son mari, elle est attachée à ses devoirs; ce n'est pas elle qui les oubliera jamais. Oh! pardon, pardon, madame...

LOUISE, à part, avec agitation.

A quoi bon ces questions ? le doute m'est-il permis ? Hier, à ce bal, ne s'est-elle pas évanouie en apprenant qu'il allait se battre ? Tout m'est révélé *. Cette femme dont il se dit si vivement épris, cette âme sympathique à la sienne, c'est elle, c'est Cécile. Ah ! ma fille, seule, sans appui, sans défense contre le monde et contre toi-même ; si tu succombes jamais, ce n'est pas toi qui seras coupable de ta faute ! ta mère seule aurait pu te sauver. En t'abandonnant, c'est moi qui t'ai perdue !

(Elle va pour sortir, madame Dumont la ramène en scène.)

MADAME DUMONT.

Par pitié, calmez-vous, remettez-vous, madame. Encore une fois, votre fille est digne de tous les respects.

LOUISE.

Je te crois... j'ai besoin de te croire... Cependant le danger existe ; c'est à moi de le conjurer. Monsieur Berthier peut bien contester mes droits, mais il ne supprimera pas mes devoirs. Il peut bien m'empêcher d'embrasser ma fille, mais il ne m'empêchera pas de l'aimer et de veiller sur elle. Adieu... Ah ! m'en aller sans l'avoir vue !... Toi, du moins, tu es libre, tu viendras me voir...

MADAME DUMONT.

Oui, souvent, souvent.

LOUISE.

Regarde, épie, écoute, et si tu surprends quelque chose d'inquiétant, de suspect...

MADAME DUMONT.

Fiez-vous à moi, madame. Ma vie, n'est-ce pas mon dévouement, ma tendresse pour elle et pour vous ?

LOUISE, l'embrassant.

Oui... oui... tu es bonne et je t'aime... Aime-la bien aussi, aime-la bien, Dumont ; elle n'a pas de mère !...

(Elle sort rapidement par la gauche.)

* Louise, madame Dumont.

SCÈNE VIII

MADAME DUMONT, puis BERTHIER, LE DOMESTIQUE.

MADAME DUMONT.

Je ne sais où j'en suis. Pauvre Mathilde ! sa gloire lui coûte cher !... et dire que c'est moi qui lui ai appris à lire... elle avait des dispositions, c'est vrai ; mais tant que ça, qui l'aurait prévu ?

UN DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Ah ! madame Dumont, madame Berthier est-elle chez elle ?

MADAME DUMONT.

Oui, que lui voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Voici un livre que monsieur Muller m'a chargé de lui remettre.

MADAME DUMONT.

Donnez.

(Berthier paraît sur le seuil de la porte de son appartement, à droite.)

LE DOMESTIQUE.

Pardon... Il m'a bien recommandé de le lui donner moi-même.

MADAME DUMONT.

C'est bien, c'est bien. Tout ce qui est adressé à madame Berthier passe d'abord par mes mains.

LE DOMESTIQUE.

Je vous confie le livre, alors ; mais monsieur Muller m'a généreusement payé ma commission. Ne me faites pas gronder par lui.

(Il sort par la gauche.)

MADAME DUMONT, se croyant seule.

Un livre de monsieur Muller pour madame ! Voyons vite s'il

ne contient rien de suspect. (Elle feuillette le livre. Berthier s'approche et le lui prend.) Ah ! monsieur ! *

BERTHIER, lisant le titre.

Laisse, laisse donc **. « Berthe, par Louise Verneuil... » Toujours cette femme ! (Il feuillette le livre et le secoue.) Rien ! rien !

MADAME DUMONT, à part en remontant à droite.

J'ai eu une peur !

BERTHIER.

Une page pliée à moitié... dans quel but ? Ah ! un passage souligné au crayon... (Il lit.) « Vous ordonnez, j'obéis. Demain je quitte la France. Entre nous je mettrai les mers. Me refuserez-vous l'adieu suprême ? Berthe, laissez votre mari se rendre seul, ce soir, à cette fête où vous êtes engagés tous les deux. Éloignez vos gens. Un regard, un mot de vous me rendront mon courage... » (Avec accablement.) Ah !... (Il tombe assis à gauche.)

MADAME DUMONT, s'approchant.

Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il ? puis-je porter ce livre à madame ?

BERTHIER, il reste un instant anéanti ; puis après une pause,
il relève la tête.

Oui, va le lui remettre.

(Madame Dumont entre chez Cécile à droite.)

SCÈNE IX

BERTHIER, seul.

Ah ! Cécile ! Cécile ! son bonheur n'était-il pas tout le mien, mon unique but, ma vie ? Ai-je eu jamais une autre pensée que de la rendre la plus enviée des femmes, comme elle en est la plus aimée ? Tout le jour, courbé sur mon comptoir, une seule espé-

* Madame Dumont, Berthier.

** Berthier, madame Dumont.

rance soutenait mes forces. Travaille, me disais-je ; pâlis sur ces chiffres arides ; c'est pour elle ! Voilà ma récompense. (Il se lève.) Je devais m'y attendre ; le sang de sa mère coule dans ses veines. Insensé qui confie son honneur à la fille d'une mère coupable !... (Il se promène avec agitation.) Je la condamne ; en ai-je le droit ? elle est la fille de Louise Verneuil, c'est vrai, mais n'est-elle pas aussi celle de monsieur de Montfort, du plus noble et du plus loyal des hommes ? Peut-elle empêcher un fat de lui écrire ? Que dis-je ? Il ne l'a pas osé. Il abrite son insolence sous ce livre qu'il lui envoie. Qui me dit qu'elle acceptera le rendez-vous qu'on lui donne, qu'elle soupçonnera même le piège caché sous les hypocrites allusions de ce roman ? Oh ! l'attente, le doute, l'incertitude ! Vienne donc la réalité ! quelque terrible qu'elle soit, elle me sera moins douloureuse que l'anxiété qui me dévore... Ah ! Morand !

SCÈNE X

MORAND, BERTHIER.

MORAND, entrant vivement par la gauche.

Enfin, je te rencontre... voilà une heure que je te cherche. Ah ! mon ami ! quel beau génie, quelle adorable femme ! Tiens, je te le dis tout bas, j'ai peur d'en devenir amoureux.

BERTHIER.

Voyons, Morand, laisse-moi tranquille.

MORAND.

Oh ! tu peux me poursuivre de tes railleries, de tes épi-grammes ; je les brave. L'admiration de Louise Verneuil m'a vengé de tes dédains... Quand elle est sortie de chez toi, je l'attendais au passage. Elle semblait inquiète, agitée. Je m'élançai néanmoins vers elle et je pousse la hardiesse jusqu'à la prier de monter à mon atelier. Après quelques hésitations, elle se décide, ou plutôt je l'entraîne, et nous voilà en face de mon moulin

à Clamart. Un rayon de soleil l'éclairait; c'était d'un effet magique! Elle a regardé quelque temps, muette, immobile. Enfin, elle se tourne vers moi, et d'un ton brusque : « Monsieur, me dit-elle, c'est de la peinture comme je n'en ai jamais vu. » Y a-t-il un compliment plus flatteur ?

BERTHIER.

Morbleu, tu m'ennuies avec ton moulin. Si tu continues, j'y mettrai le feu.

MORAND.

Le feu à mon moulin, Vandale! Au fait, que diable t'est-il arrivé? Tu as l'air aussi agité que Louise Verneuil devant mon tableau. Qu'as-tu donc?

BERTHIER.

Moi? rien. (A lui-même.) Je brûle d'entrer chez elle et je n'ose. Mon accent trahirait mes soupçons, et je ne veux pas éveiller les siens.

MORAND.

Ah çà! tu n'as pas oublié que nous dîmons avec Desgranges; l'heure est venue de nous rendre à son invitation.

BERTHIER.

J'allais t'en parler. Ta femme est-elle prête?

MORAND.

Oh! elle doit l'être. Elle est l'exactitude même. Mais la tienne? ne ferais-tu pas bien d'aller la chercher?

BERTHIER.

Oui, tu as raison. J'y vais.

MORAND.

Voilà Marguerite.

BERTHIER, à part.

Marguerite!... (A Marguerite qui entre, avec émotion.) Et Cécile?

SCÈNE XI

MORAND, BERTHIER, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant par la droite.

Vous me voyez tout attristée de ce qui lui arrive. Elle est un peu souffrante et ne pourra pas nous accompagner.

BERTHIER, atterré.

Ah!

MARGUERITE.

Eh! mon cher Berthier, comme vous voilà ému. Savez-vous que votre amour pour votre femme est très-attendrissant? Rassurez-vous; sa subite indisposition n'a rien de grave et elle m'a priée de vous tranquilliser. Au surplus, vous pouvez vous en assurer vous-même.

BERTHIER *.

Je m'en rapporte entièrement à vous.

MORAND.

Comme c'est fâcheux! Cette pauvre madame Berthier! Si tu restais pour lui tenir compagnie?

MARGUERITE.

Je le lui ai offert, mais elle a refusé et j'ai vu que je la contrarierais en insistant. D'ailleurs, je ne suis pas fâchée de vous accompagner. Je me méfie, monsieur mon mari, des dîners de garçons.

MORAND.

Comment, de garçons? Nous sommes tous mariés.

MARGUERITE.

C'est bien pourquoi je tiens à ne pas vous quitter. Les maris qui sortent de leur ménage ressemblent aux poltrons qui sortent

* Berthier, Morand, Marguerite.

de leur caractère. Ils deviennent terribles ! (A Berthier.) Eh ! bien, à quoi songez-vous là, mon ami ?

BERTHIER, qui s'est assis à gauche, immobile, anéanti, relève vivement la tête.

Je songe à partir, parbleu ! Je me sens un appétit et une verve...

MORAND.

Et moi, donc ! (Prenant le bras de sa femme.) Louise Verneuil a vu mon tableau, ma chère, et sais-tu ce qu'elle m'en a dit, cette femme de génie?... (Il sort par la gauche en continuant de parler. On entend encore sa voix dans la coulisse.)

BERTHIER, après un moment d'hésitation et de silence.

Allons ! (Il suit Morand et sa femme.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUMONT, seule.

Monsieur Morand a permis à ses domestiques d'aller ce soir au spectacle. Me voilà seule à la maison avec madame Berthier. Que s'est-il donc passé de nouveau? J'ai vu monsieur au moment où il s'en allait à ce dîner d'amis, et il n'avait pas l'air content. Franchement, il y avait de quoi. Madame a eu là un singulier caprice de s'enfermer chez elle au lieu de suivre son mari. Son indisposition serait-elle réelle? J'en doute, et probablement monsieur Berthier en doute aussi. Ah! elle est bien gentille, notre chère Cécile, je crois qu'au fond elle aime sincèrement son mari, mais elle a une tête... une tête... Allons la retrouver, elle doit avoir besoin de moi. (Elle se dirige vers la porte de l'appartement de madame Berthier, à droite; la porte s'ouvre. Cécile traverse la scène.)

SCÈNE II

CÉCILE, MADAME DUMONT*.

CÉCILE.

Je suis restée pour l'attendre, et maintenant, je voudrais qu'il ne vint pas... j'ai peur.

MADAME DUMONT.

Vous, madame ! vous allez donc mieux ? votre main est brûlante... auriez-vous la fièvre ?

CÉCILE.

Oui... peut-être, je ne sais... Que fais-tu ici ?

MADAME DUMONT.

Mais j'allais entrer chez vous et vous-offrir mes services.

CÉCILE.

Je te remercie, je n'ai besoin de rien.

MADAME DUMONT.

Ne rentrez-vous pas dans votre chambre ? je m'établirais auprès de vous et je travaillerais.

CÉCILE.

Non, tu dois être fatiguée du bal d'hier soir... Va te reposer.

MADAME DUMONT.

Comment, mais vous êtes indisposée, souffrante...

CÉCILE.

Laisse-moi, je le veux.

MADAME DUMONT.

J'obéis.

(Elle s'éloigne à gauche.)

* Cécile, madame Dumont.

CÉCILE *.

Dumont !

MADAME DUMONT, revenant.

Madame !

CÉCILE.

Tu ne m'en veux pas ?... Tiens, prends cette bague et garde-la toujours en souvenir de moi.

MADAME DUMONT.

Oh ! c'est trop beau, madame.

CÉCILE, lui remettant la bague.

Faut-il encore te l'ordonner ? Allons, prends et adieu.

(Elle l'embrasse.)

MADAME DUMONT.

Qu'y a-t-il donc ? quelle est sa pensée... Oh ! je sais ce qu'il me reste à faire !

(Elle sort rapidement par la gauche.)

SCÈNE III

CÉCILE, assise à droite.

Seule enfin ! Sa vue me faisait mal et me faisait honte. Devant cette vieille amie, sous ce regard honnête, je me sentais rougir... De quel inexplicable entraînement suis-je donc la victime ? A quelle volonté, qui n'est pas la mienne, obéis-je ainsi malgré moi ? Karl ! (Elle se lève.) Une puissance invincible m'attire vers lui... je voudrais le fuir et je ne puis... je le redoute et je l'appelle... sa vue est toute ma joie et l'idée de le voir m'épouvante.

* Madame Dumont au fond, Cécile à droite.

SCÈNE IV

KARL, CÉCILE.

KARL, entrant par la gauche.

Cécile !

CÉCILE.

C'est lui !

KARL.

Vous m'attendiez... Ah ! vous m'avez compris... vous m'aimez !

CÉCILE.

Si je vous aime ou si je vous hais, le sais-je ? malheureux le jour où je vous ai connu !

KARL.

Ce jour n'est-il pas pour tous deux le premier où nous avons commencé à vivre ?

CÉCILE.

Qu'avez-vous à me dire ? Hâtez-vous ; votre présence me fait mourir.

KARL.

J'ai à vous dire que par votre aveu vous m'appartenez désormais, Cécile, comme je vous appartiens ; j'ai à vous dire que nous devons vivre et mourir l'un pour l'autre et que vous feriez de vains efforts pour vous soustraire à notre amour. Vous devez partir dans deux jours avec votre mari... voulez-vous partir ce soir avec moi ?

CÉCILE.

Hélas ! voilà ce que j'avais prévu.

KARL.

Vous m'aimez, vous me l'avez dit... Le lien qui nous unit, la mort seule pourra le rompre. Eh bien ! choisissez, Cécile,

quelle existence préférez-vous ? Celle de la femme qui, enchaînée au foyer conjugal, y vit de mensonges, de perfidies, et trompe lâchement son mari, ou celle de la femme qui, incapable de dissimuler et de mentir, brise sa chaîne et quitte l'époux qu'elle ne peut plus rendre heureux ?

CÉCILE.

En sommes-nous là ? Karl, l'abîme s'ouvre mes pieds. Au lieu de m'y entraîner avec vous, tendez-moi la main, sauvez-moi. Je suis sans force contre mon amour, et j'ai horreur de cet amour qui me perd. Karl, ayez pitié de moi, si vous m'aimez...

KARL.

Que me demandez-vous ? Quoi ! je renoncerais à vous, Cécile ; je cesserais de vous aimer ! En suis-je le maître ? Ma vie n'est-elle pas à jamais liée à la vôtre, et y a-t-il maintenant un pouvoir au monde qui soit capable de nous séparer ?... C'est vous dont l'amour m'a rendu le courage et la volonté de vivre... C'est vous, vous seule, qui pouvez me soutenir et me consoler dans ma vie de doute et de lutte... C'est dans votre tendresse, dans mon désir de la justifier, que je trouverai les ressources, les inspirations qui me conduiront au succès et si j'ai le bonheur d'arriver jamais à la gloire, j'en serai redevable à l'amour... Cécile, mon bon génie, mon ange, venez, venez !...

(Il l'entraîne vers la porte de gauche, qui s'ouvre tout à coup.
Louise paraît.)

SCÈNE V

LOUISE, CÉCILE, KARL.

LOUISE, à part, s'arrêtant sur le seuil.

Dumont ne m'avait pas trompée.

KARL.

Louise Verneuil !

LOUISE.

Où allez-vous ?

CÉCILE, qui est remontée vers le fond.

Ah !

LOUISE.

Vous ne répondez pas... Vous vous aimez... vous alliez fuir ensemble. (Cécile et Karl se taisent. A Karl, avec autorité *) Vous ne fuirez pas... vous ne sortirez pas d'ici.

KARL.

De quel droit nous arrêteriez-vous ?

LOUISE.

Du droit qui appartient à tous de sauver qui se perd.

KARL.

Madame, est-ce vous que j'entends?... Sacrifiée comme vous à un homme qu'elle ne peut aimer, Cécile suit votre exemple.

LOUISE.

Mon exemple!... Eh ! monsieur, sait-elle que je donnerais la moitié de ma vie pour racheter l'autre ?

KARL.

C'est vous juger avec trop de sévérité ; c'est la condamner à une résignation trop cruelle. Depuis assez longtemps elle souffre et maudit son malheur. Elle se révolte enfin... Est-ce vous, madame, qui voudriez l'asservir au joug que vous avez brisé ?

LOUISE.

Non, ce ne sera pas moi, ce sera le sentiment du devoir, le souvenir de son père, le respect qu'elle doit au nom d'un honnête homme ; ce sera le soin même de son repos et de son avenir. Où vous cherchez l'amour et le bonheur, combien j'en ai connues, Cécile, qui n'ont trouvé que la honte et le désespoir !

* Cécile, Louise, Karl.

On s'étourdit d'abord sur sa faute; on se laisse bercer dans l'oubli, dans l'illusion, dans le rêve... Bientôt vient le réveil amer. On a sacrifié sa vie à un amour coupable; cet amour se lasse; il fait place à l'indifférence, il finit par l'abandon. Le temps vole, et peu à peu le cercle d'amis intéressés que votre beauté avait groupés autour de vous se rompt et se disperse... Il n'y a que les honnêtes femmes qui conservent leurs amis jusqu'au bout!... Pour les autres, la perte de la jeunesse est affreuse. Elle se complique de tous les reproches de la conscience, de toutes les humiliations de la vanité. Dieu vous épargne, mon enfant. à vous élevée par des mains pures et honorées, à vous habituée à l'affection et au respect de tous, les souffrances de ces femmes qu'un scandale a reléguées dans le monde équivoque, et qui, un moment recherchées, un moment brillantes, retombent si justement et si vite dans l'isolement et le mépris.

(Cécile, accablée, tombe sur un fauteuil à droite.)

KARL.

Quelle peinture faites-vous là, madame ? à quelles femmes osez-vous comparer Cécile ? Comparez-la à vous seule ; je n'admets pas d'autre rapprochement. Isolée, méprisée, qu'avez-vous dit ? Ah ! madame, partout on vous sourit, on vous accueille, vous êtes recherchée, respectée, heureuse...

LOUISE.

Respectée... heureuse !... parce que je feins de l'être, mais êtes-vous ma dupe ? ne devinez-vous pas tout ce qu'il y a de désespoir sous mes sourires, tout ce qu'il y a d'insulte dans certains hommages plus offensants encore que le dédain ? Oui, folle de honte et de remords, j'ai affecté après ma faute le calme, l'orgueil, l'assurance... J'ai menti. Contre les reproches de ma conscience, j'ai cherché un refuge dans le bruit, dans les plaisirs, dans les fêtes ; j'ai ajouté l'hypocrisie du bonheur au scandale de la chute... J'ai menti. J'ai voulu me justifier, me glorifier aux yeux du monde en bravant l'opinion... J'ai menti.

(Cécile se lève.) Cécile, mon existence est-elle meilleure que celle des femmes dont je vous parlais tout à l'heure?... j'ai de plus qu'elles un masque qui m'étouffe... et on me dit que je suis heureuse!...

KARL.

Eh bien ! que nous importent après tout le monde et ses jugements ! Nous voulons le fuir ; nous saurons le braver. Nous n'avons qu'un intérêt sur la terre, notre amour ; il nous tiendra lieu de tout.

LOUISE.

Le vôtre peut-être, mais qui vous répond du sien ? Cécile, interrogez votre cœur. Ce n'est pas lui qui parle en vous, chère enfant, c'est la tête. Ce n'est pas l'amour, c'est la vanité. L'éclat d'une gloire naissante et fragile vous a éblouie. N'est-elle donc pas, elle aussi, digne de votre sympathie, cette considération qui s'attache aux travaux utiles et qui entoure votre mari ? L'intelligente activité de M. Berthier enrichit toute une province ; il fait vivre, par le travail qu'il leur assure, des milliers de familles qui, sans lui, manqueraient de pain. Les bénédictions que ces braves gens vous prodiguent valent bien les applaudissements d'un public frivole et le succès encore douteux d'un opéra.

KARL.

Madame...

LOUISE.

Eh ! vous avez eu des mois pour remplir à loisir votre rôle de mauvais ange ; laissez-moi une heure pour remplir l'office du bon *.

KARL, attirant Cécile à droite.

Cécile, une minute d'hésitation peut tout perdre... Seul, abandonné de tous, faut-il encore que je me voie abandonné de vous ? Cécile, au nom de notre amour !

* Louise, Cécile, Karl.

LOUISE.

Cécile, au nom de votre mère !

CÉCILE, se rapprochant vivement de Louise.

Ah ! madame...

LOUISE.

Dans son souvenir, vous cherchez peut-être une excuse... qu'il soit pour vous une leçon. Ah ! pourquoi ne peut-elle pas vous serrer en pleurant dans ses bras ? Pourquoi n'est-ce pas elle qui vous parle, au lieu d'une étrangère ? Pourquoi est-elle condamnée à maudire le jour où elle s'est privée du droit de former votre caractère, de veiller à votre bonheur, et d'abriter votre honneur sous le sien ? « Ma fille, vous dirait-elle, mon enfant bien-aimée, ne m'imites pas dans ma faute, afin de ne pas me ressembler dans mes malheurs ! Moi aussi j'ai rêvé le bonheur en dehors du devoir, et maintenant seule, sans affections, je ne rencontre plus sur mon chemin une mendicante, tenant son enfant dans ses bras, sans lui porter envie. Ma fille, garde-toi pure, par respect pour toi, par respect pour les enfants que tu auras un jour, par pitié enfin pour ta mère qui serait responsable devant Dieu de ta chute et qui mourrait de ce dernier malheur ! »

CÉCILE.

Ma mère !... Ah ! c'est elle que j'entends... C'est ma mère qui prend votre voix pour me sauver... Adieu, monsieur.

KARL.

Cécile...

CÉCILE.

Partez... partez, je vous en conjure. Mon mari peut rentrer, et son repos m'est cher comme son honneur... (Karl fait un mouvement vers elle, elle passe vivement à l'extrême gauche *.) Au nom du ciel ! laissez-moi, monsieur, si vous êtes un honnête homme.

KARL.

Ce dernier mot était inutile, madame. Je n'ai jamais songé

* Cécile, Louise, Karl.

CÉCILE.

Monsieur...

BERTHIER.

J'avais hâte d'ailleurs de vous apporter une nouvelle qui vous fera plaisir. Nous ne partons pas seuls.

CÉCILE.

Qui donc nous accompagne?

BERTHIER, après un silence:

Votre mère...

(Cécile jette un cri et se précipite dans les bras de Louise *.)

LOUISE, la pressant sur son cœur.

Ah ! Dieu m'a pardonné !...

* Louise, Cécile, Berthier. *

- FIN

N.º d' invent:

~~425~~

Reg

31406